MORRIER.
QUATRE ESSAIS DE
THEATRE NATIONAL.

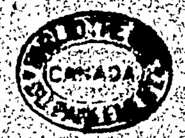
EMMA MORRIER

UATRE ESSAIS DE THEATRE NATIONAL

VA TON CHEMIN
BON SANG NE MENT PAS
LA TRAHISON
LE REVE DU POETE



IMPRIMERIE "LA SURVIVANCE" LTEE
10010 109e RUE, EDMONTON, ALTA
1936





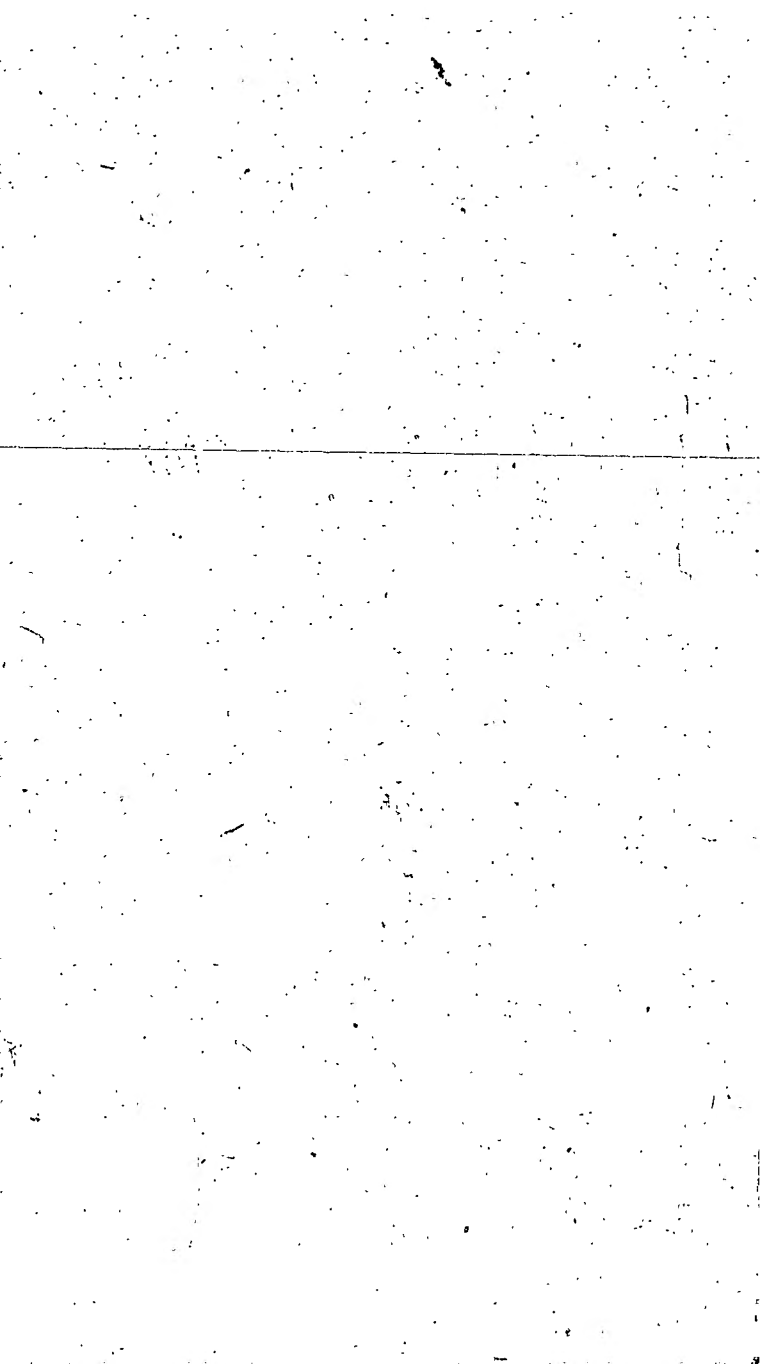
EMMA MORRIER

UATRE ESSAIS DE THEATRE NATIONAL

VA TON CHEMIN
BON SANG NE MENT PAS
LA TRAHISON
LE REVE DU POETE



IMPRIMERIE "LA SURVIVANCE" LTEE
10010 109e RUE, EDMONTON, ALTA.
1936



PREFACE

Ce petit volume n'a pas besoin de préface. Il s'impose au public albertain, qui déjà connaît Madame Morrier, par ses chroniques délicieusement féminines publiées dans "La Survivance," *d'Edmonton.*

Savez-vous que cet ouvrage est le premier livre écrit par une Canadienne française en Alberta? . . . et au nom de tous les nôtres, j'en félicite chaleureusement l'auteur.

Le succès retentissant de "Bon Sang ne Ment Pas" *était un honneur pour notre race, lorsque cette pièce fut primée l'an dernier au Grand Festival Dramatique de Calgary. J'aimerais l'applaudir de nouveau. Elle nous rappelle les bonnes vieilles traditions auxquelles nous devons une indéfectible fidélité.*

Dans "Va Ton Chemin," *c'est le problème de la terre — problème démontrant que souvent l'attachement à la terre dépend de la femme.*

"La Trahison" *prévient la jeunesse de l'erreur des mariages mixtes qui préparent d'amères désillusions dans la vie conjugale. C'est un avertissement opportun aux jeunes, aux parents....*

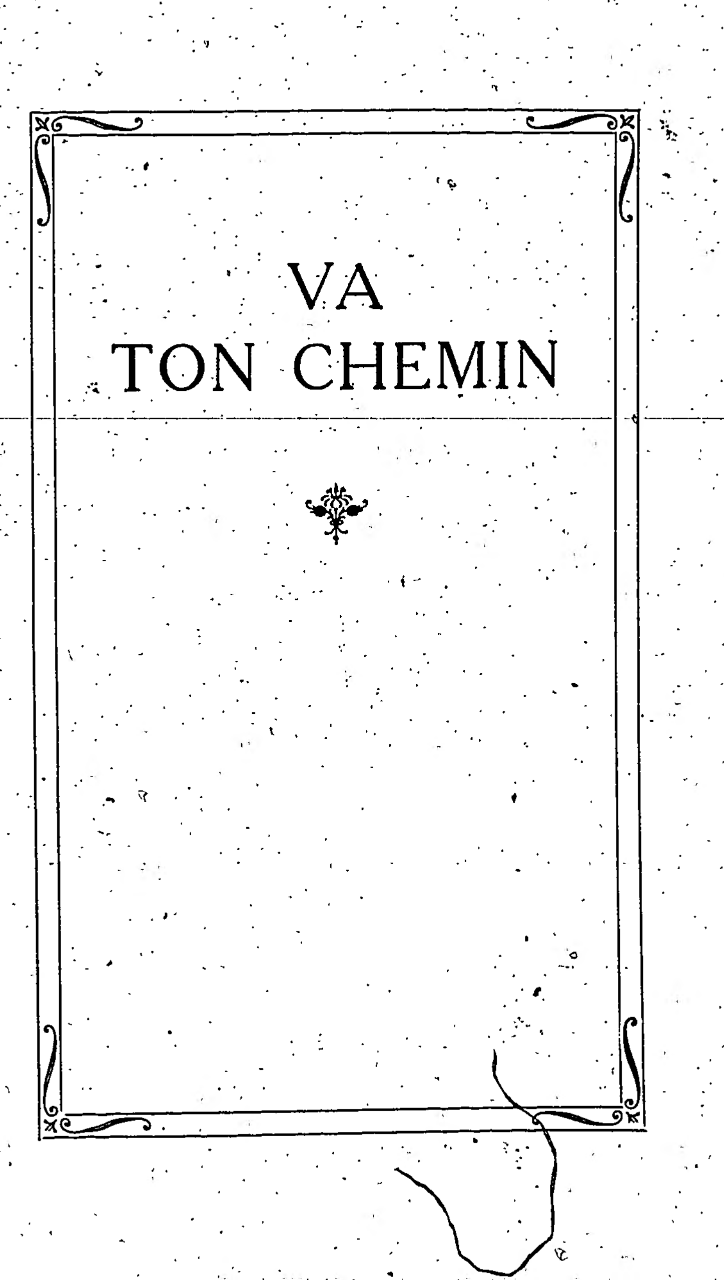
"Le Rêve du Poète," *cette exquise fantaisie où l'auteur atteint la plénitude de son talent in-*

rentif, nous transporte dans la mystique compagnie de nos trois grands poètes nationaux: Chapman, Fréchette et Lozeau. C'est une leçon de littérature canadienne française cueillie au "jardin du souvenir."

Aux amateurs du bon et beau théâtre, je conseille de lire et faire lire, de jouer et de faire mettre en scène ces quatre admirables pièces créées par la plume fine et féconde de Madame Emma Morrier.

Valérie-Phaneuf. Boulanger.

Edmonton, avril 1936.



VA TON CHEMIN

PERSONNAGES

Robert Montcalm, 45 *ans*
Annette Montcalm, 40 *ans*
Aline Montcalm, 20 *ans*
Blanche Lavigne, 30 *ans*
Gilbert Charlier, 24 *ans*

VA TON CHEMIN

MISE EN SCENE

Au centre, fenêtre où ne pénètre qu'un peu de lumière. Avant-plan de gauche, porte de chambre. Arrière-plan de droite, porte de l'antichambre.

AMEUBLEMENT

Coin de gauche, piano, clavier au mur, dos drapé. Appuyé au dos, le chesterfield. Table à la fenêtre. Trois chaises de salle à manger. Avant-plan de droite, fauteuil. Haute lampe. Téléphone sur une petite table, au bras du fauteuil. Sur le piano, lampe d'étude. L'appartement est petit et modeste.

EN ALBERTA

SCENE I

Annette — Aline

ALINE

Quel tralala pour un petit plaisir de quelques heures ... En serai-je plus heureuse demain?

ANNETTE

Sûrement, sans quoi je te croirais souffrante ou blasée.

ALINE

Blasée! Les oiseaux se lassent-ils avant d'essayer leurs àiles? Les fleurs se fanent-elle aussitôt écloses?

ANNETTE

Non, mais les petites filles s'égarent parfois dans les idées en broussailles, et perdraient vite la tête sans une boussole!

ALINE

(*Vient répondre au téléphone*) Allô? C'est vous Gilbert? ... Oui très bien ... ma mère aussi, merci ... O Monsieur Gilbert, combien je regrette ne pouvoir accepter.... je suis engagée.... Vous êtes ici en mission, dites-vous? ... J'ai une invitation pour ce soir aussi, je suis désolée! ... A votre prochain voyage alors ... Au revoir.

ANNETTE

(*Gesticulant*) C'est encore Gilbert! Il est exaspérant ce garçon! Ne comprendra-t-il jamais qu'il n'est pas désiré?

ALINE

Mère, je suis chagrine, sérieusement contrariée de refuser tout ce qu'il me propose. Quelle déception pour lui, après avoir parcouru une si longue route ...

ANNETTE

Tu m'agaces! Pourquoi tant de sentimentalité? Tu es douée; un homme de société n'éprouverait aucune gêne à te présenter dans son monde.

ALINE

Non, mais moi j'en éprouverais sans doute. On dirait: (*Grands airs*) Qui est-elle? D'où vient-elle? et flan! je serais reléguée dans le coin des indésirables.

ANNETTE

Voyons, n'exagèrons pas. Nous sommes d'honnêtes gens, ça vaut quelque chose de nos jours?

ALINE

Peut-être ...

ANNETTE

Il n'y a pas de peut-être, quand durant vingt-cinq années nous avons peiné sur un homestead, en donnant le plus beau de notre jeunesse, en contribuant au développement de notre pays, par de durs labeurs, en arborant toujours le drapeau de l'honorabilité, c'est se rendre digne cela. de la meilleure société.

ALINE

Mère, elle ne voit pas toujours à votre point de vue...

ANNETTE

Eh bien! Tu épouseras un professionnel. Elle verra un jour ce que peut devenir une petite campagnarde. (*La cloche sonne*) Ce doit être le Professeur de chant.

ALINE

Et mes gammes qui ne sont pas encore écrites... (*Annette s'absente et revient avec tricot, Aline va répondre*).

SCENE II

Blanche, Annette, Aline

BLANCHE

Mademoiselle Aline, comment est la gorge aujourd'hui?

ALINE

En assez bonne condition, merci, et votre santé?

BLANCHE

Toujours parfaite, je ne saurais me payer le luxe d'être malade (*En retirant son manteau d'été.*)

ANNETTE

Bonjours mademoiselle Lavigne.

BLANCHE

Ah! Madame, quelle bonne mine vous avez! Mais... que vois-je là?... Des fils qui s'argentent aux tempes?

ANNETTE

Vous me dites vrai?... Aussi, je me tourmente de trop!

BLANCHE

Vous possédez l'inéffable bonheur cependant... Un foyer où tous sont unis comme ici, c'est une félicité. (*Aline assise à la table fait ses gammes.*)

ANNETTE

Oui, sans doute ... mais ... je suis un peu portée à la mélancolie. Je me partage par la pensée, entre deux chez nous, et j'habite autant l'un que l'autre. (*Elle soupire longuement*).

BLANCHE

Vous n'êtes donc pas acclimatée ici?

ANNETTE

Oui ... mais dans ma jeunesse, j'habitais Saint-Hilaire, et en le quittant, j'eus un déchirement de coeur, que seuls mes parents et moi comprirent. Mais qui prend mari ... prend pays. Monsieur Montcalm était de l'Alberta, j'y vins.

BLANCHE

Directement ici?

ANNETTE

Non, nous allâmes à Beaumont. Quel joli coin de l'Ouest ... un des monts préférés du Père Lacombe, dont la renommée s'étendait au delà de l'Atlantique. C'était dans le diocèse de Monseigneur Grandin, un grand et saint homme ... J'arrivai donc à Beaumont jeune mariée. L'amour ..

c'est un petit Cupidon qui vous ferait passer dans le feu! Drôle de sensation n'est-ce pas?

BLANCHE

Ah! Je l'ignore. Dieu m'a oubliée, je crois, dans le partage du bonheur à deux.

ANNETTE

Non, non, c'est qu'il vous réserve du bonheur à plus grande dose.

BLANCHE

Je l'espère....

ANNETTE

(*Regardant sa montre*) Oh! la, la, la! Pardonnez-moi de vous accaparer, je retarde la leçon.

BLANCHE

Je ne m'apercevais pas du temps. Vous m'intéressez toujours beaucoup.

ANNETTE

Merci Mademoiselle. Allons Aline, je ne parlerai plus. (*Elle vient au fauteuil, reste debout, tricote, et mime tout ce que sa fille fait*).

BLANCHE

Maintenant Mademoiselle.... votre tenue. (*Aline, les deux talons ensembles*) Non, non, non. Avancez un pied, reposez bien le poids de votre corps sur ce pied. Bien. Marchez, et à trois, arrêtez. Appliquez ce principe.

VA TON CHEMIN

ALINE

Je ne saurais chanter une chanson dans cette pose sans me fatiguer.

BLANCHE

Il faut changer de pied, sans quoi on vous accuserait de raideur. Maintenant, la respiration. Du diaphragme.... longue et contrôlée.

ALINE

Les muscles de ma bouche s'assouplissent....

BLANCHE

Faites l'exercice, que je vois. Laissez bien tomber le menton. Et votre diction. Avez-vous étudié: *"L'âme des aïeux"?*

ALINE

Je l'aime cette chanson.... elle me transporte!

BLANCHE

Alors c'est que vous pénètrez bien le sujet. Commencez la poèsie, je vous prie....

ALINE

Tu veux que la vie, enfant, soit très belle.
Est-ce de plaisir, d'or, de diamants
Qu'est fait l'avenir, lorsque sur son aile
Le rêve t'emporte avec tes vingt ans?

Cherches-tu l'aimée aux yeux de pervenche,
Qui possède un coeur noble, droit et fière?

Vient, elle t'attend, vers elle se penche
La fleur d'oranger, éclose d'hier.

Non, ce que je veux, c'est suivre la route
Que traça l'aïeul fidèle à la loi;
C'est ne pas trahir, même s'il en coûte,
Mon Dieu, mon pays, ma langue et ma foi.

BLANCHE

Mademoiselle, vous avez un accent qui n'est pas français. Si vous déclamez ou chantez dans notre langue, il faut acquérir une prononciation plus dégagée. Celle de Québec par exemple.

ALINE

Comment voulez-vous, Mademoiselle, que n'ayant reçu qu'une petite demi-heure de français par jour, je puisse prononcer comme les personnes de la province de Québec? L'usage constant d'une langue étrangère, a façonné ma bouche à n'articuler qu'avec raideur.

BLANCHE

Eh bien alors, recherchez des compagnes qui ont la fierté de perfectionner leur langue. Il faudra retravailler la diction.... l'intonation.... Maintenant, chantez-moi la dernière partie de cet *Ave*. (*Aline chante Sancta Maria*). Mademoiselle, chantez-moi l'Amen pianissimo. (*Aline le réussit*). Oui, la respiration s'améliore.

ANNETTE

Sa voix est bien sympathique.

BLANCHE

Mademoiselle, donnez la chromatique.

ANNETTE

Oh la la, la la la! Seigneur! Je m'en vais; cette gamme me porte à croire que j'ai des grandes douleurs, je souffre! (*Elle ne sort pas.*)

ALINE

J'ai un peu mal à la gorge, Mademoiselle.

BLANCHE

Alors, je prendrai vos exercices la prochaine fois. Etudiez bien, surtout la chromatique.

ALINE

Oui, mes demi-tons ne sont pas très justes.

BLANCHE

Ils laissent à désirer. (*Annette vient l'aider à mettre son habit*). Au revoir Madame, Mademoiselle; à mercredi prochain. (*Aline se prépare à dresser la table.*)

ANNETTE

Oh! Mademoiselle Lavigne, faites-vous partie de l'orchestre, à la soirée de Madame Parvenes?

BLANCHE

Oui Madame; votre jeune fille est du nombre des invités sans doute.

ANNETTE

Certes, on la désire beaucoup. Vous l'avez vu danser déjà?

BLANCHE

Oh! je n'ai guère le temps de perdre ma musique de vue; du coin de l'oeil je vois tourbillonner du tulle de toutes les couleurs; j'aspire de doux parfums, et dans les entre-actes, je rêve en me délectant de souvenirs.

ANNETTE

Accompagneriez-vous ma fille jusque là?

BLANCHE

Avec plaisir. Vers quelle heure viendrai-je Madame?

ANNETTE

A l'heure qui vous conviendra Mademoiselle. Moi, j'attend un tapissier. Je veux faire décorer cette pièce. C'est sombre; un joli papier tout doré, n'est-ce pas que ça donnerait de la lumière?

BLANCHE

Oh! c'est une question de goût; je me sauve si je veux revenir; au revoir, Mesdames. (*Aline entre avec une nappe sur le bras.*)

SCENE III

Robert, Annette, Aline

(*Aline range la musique.*)

ANNETTE

Ta robe est terminée; je veux que tu sois aussi bien que les amies, parce que tu vas rencontrer des jeunes gens élégants, et qui sait.... un professionnel peut-être?

ALINE

C'est singulier, je ne me sens pas gaie comme autrefois, lorsque Gilbert m'accompagnait aux partis du village.

ANNETTE

Tiens, encore des lubies qui recommencent. Tout à l'heure tu épousais mes vues, et maintenant te voilà encore détraquée.

ALINE

Je réalise que, ma tête, comme une girouette, ne sait plus à quel vent tourner, et j'ai le coeur gros de toutes sortes de petites peines. (*La mère feuillette un catalogue.*)

ANNETTE

Moi, je ne comprends plus la jeunesse. On se dépense, après avoir sacrifié ses intérêts dans le but de leur aider ... et ça bien l'air de se gâter.

Allons, étudie un peu, (*Aline joue des riens*) fais de la respiration ; exerce les muscles de la bouche ; pratique la tenue. (*A chaque conseil elle illustre. Regarde sa montre*), trop tard maintenant, c'est l'heure du souper. (*Annette va à la cuisine. Aline vient à la table, ouvre le panneau, met une jolie nappe; Robert entre, l'air fatigué.*)

ALINE

Bonsoir père. (*Elle l'embrasse*) Vous êtes fatigué?

ROBERT

Tué, par la monotonie de répéter les mêmes phrases, accompagnées du même sourire, et d'argumenter sans conviction.... sans résultat.

ALINE

Assayez-vous ici, (*Elle tire le fauteuil*) je vais chercher vos pantoufles ; je mettrai le couvert, et dès que vous aurez bien dîné, la fatigue n'y paraîtra plus.

ROBERT

Non, je t'en prie, je vais les trouver moi-même, aide plutôt à ta mère. (*Il va à la chambre de droite.*)

ALINE

Pauvre père, il est dépaysé. (*En turlutant, Aline va vivement chercher le service et le dispose jo-*

liement. Fleurs au centre. Regarde à droite et à gauche et prend la petite photographie qu'elle avait cachée sous le tapis du piano, l'embrasse et dit: CHER! Robert la surprend en contemplation, il vient au fauteuil et dès qu'elle sort, va chercher sous le tapis du piano.)

ROBERT

Tiens, tiens ... ah!.... je comprends. (*Il remet la photographie en place, court au téléphone et dit:*) Gilbert Charliez? je vous attends à 7 h. 45 ce soir. (*Il vient au piano avant le retour de sa fille, chante l'Elégie de Massenet. Il chantonne: "O doux printemps d'autrefois, vertes saisons, vous avez fui pour toujours.*)

ANNETTE

(*Apporte un plat et en entrant*) Ah! Robert, ne joue donc pas cela! ça me fait tant ennuyer; quand je pense aux doux, aux beaux, aux ravissants jours d'autrefois ... Le soir je m'endors en pensant à Saint-Hilaire. Je rêve à Beaumont; je m'éveille avec la sensation d'un étau qui me serre la gorge. Tiens, tiens, je vais te servir à dîner, parce que je sangloterais. (*Elle sort. Aline revient, va chercher son père, le place à table, dos à la fenêtre. Annette revient portant un autre plat et regarde Robert.*)

ANNETTE

Non, non, non, pas là Robert, ici mon cher. On ne se place pas dans un courant d'air, tu t'enrhumerais.

ROBERT

(*Se place à droite du public*) Quelle imagination....

ANNETTE

Bon, dis le Bénédicité, parce que tu sais, un os, une arête, pourraient bien nous étouffer.

ROBERT

(*Faisant signe à Aline*) Dis le Bénédicité ma fille, avant que ça froidisse.

ALINE

Mon Dieu, bénissez-moi....

ANNETTE

Mais non, c'est *bénissez-nous;* tu n'es pas seule ici.

ALINE

Ainsi que la nourriture que nous allons donner....

ANNETTE

Tiens, tiens, laisse-moi dire. Recommençons le signe de la croix. *Mon Dieu, bénissez-nous ainsi que la nourriture que nous allons prendre.* A présent, mangeons sans crainte. Et toi Robert, tu as passé une bonne journée?

ROBERT

J'ai beaucoup marché, et rien....

ANNETTE

Cette dépression durera donc éternellement!

ROBERT

Depuis que nous avons déserté la terre, elle prend durement sa revanche; la guigne semble nous poursuivre. (*Gaiement*) Annette tu ne peux t'imaginer qui j'ai vu ce matin, dans un char flamboyant neuf, et la famille tirée à quatre épingles. (*Tous mangent en causant.*)

ANNETTE

Non, vite, dis-le-moi; serait-ce la famille Demers? (*Robert sert lentement.*) Eh bien parle, je t'en prie, sois moins lent!

ROBERT

Les anciens voisins qui ont loué notre terre.

ANNETTE

Comment! Rémi St-Germain? Mais d'où leur vient la fortune?

ROBERT

De la terre à laquelle ils restent fidèles.

ALINE

(*Rêvant*) Le joli ruisseau doit laisser courir ses doux murmures, en ce beau mois; j'y allais souvent....

ANNETTE

Oui, pinceaux et palette en main.

ALINE

Ajoutez mère, quand j'avais sorti mon pain du four.

ROBERT

Ah! qu'il sentait bon. L'odeur embaumait toute la maison. (*Silence, soudain il donne un coup de poing sur la table*) Ah! nom d'un chien, qu'on en fait donc des bêtises dans la vie.... Quelle déloyauté! J'ai bien mérité de manger du pain dur! Ah mais ... j'y retournerai, je le jure!

ANNETTE

Aurons-nous une auto, penses-tu?

ROBERT

Non! Comment pourrions-nous avec mes honoraires ... (*Ironique*) Rester en ville ... dorer les murs ... Tu as voulu quitter la maison, le jardin.... la terre .. Eh bien, maintenant, endurons notre mal en vivant piteusement du petit revenu. Prends le tramway, ma chère. (*Ton élevé. Aline les coudes sur la table.*)

ANNETTE

Ecoute, tu ne m'intimides pas en élevant la voix.... (*Elevant la voix*) et toi Aline, ôte tes coudes de là; en voilà des manières! et va chercher la tar-

te. (*Elle mange vivement. Elle coupe un tout petit morceau de tarte pour Robert. Il lève l'assiette, examine et la repousse.*)

ROBERT

Je ne suis pas un enfant.... tu ne m'en donnes qu'une bouchée.

ANNETTE

(*Ton cassant*) C'est assez! Le médecin a dit de ne pas te donner de sucre.

ROBERT

(*Se lève moqueur*) Ne chante pas l'Elégie, je sangloterais. Ne t'asseois pas là, le courant d'air t'enrhumerait. Pas de tarte c'est trop sucré, le médecin défend. Ah bien, zut, tu es énervante. (*Reprend sa place*)

ALINE

Père, c'est pour votre bien; maman prend soin de vous. (*Se lève*) Excusez-moi, voulez-vous?

ANNETTE

Va, va, nous t'excusons. (*Aline se signe*)

ROBERT

(*S'adressant à Aline*) Ah! tiens, j'ai vu Gilbert ce soir.

ALINE

Oui.... et quelles nouvelles a-t-il?

ROBERT

(*Prenant un air triste*) Figures-toi qu'après avoir causé un moment, il regarde sa montre et dit: Sapristi, je vais manquer mon engagement.

ALINE

Un engagement?.... avec.... qui?

ROBERT

Ah! tu sais, je n'ai pas poussé l'indiscrétion jusque là .. Toujours est-il qu'il part au pas de course. J'entends un cri (*Aline crie*) un cri, et la foule se précipite....

ALINE

Oh! mon Dieu ... c'était Gilbert?

ROBERT

Je cours aussi. Quelqu'un m'attrape le bras.... c'était lui.... j'étais rassuré.

ALINE

(*Vivement, prend les plats*) Un engagement.... (*Marche résolument à la porte*) sa mission de ce matin.... (*dépose les plats à la cuisine. Elle passe la porte et revient à la porte de droite*) un engagement.... (*Robert se signe et vient fumer*).

ANNETTE

(*Tout en desservant et allant à la cuisine*) En vérité, pourquoi as-tu parlé de Gilbert? Par tous

les moyens, j'essaye de lui ouvrir des horizons nouveaux. Ce soir elle rencontrera sans doute des jeunes gens très bien....

ROBERT

Qu'est-ce que tu entends par bien? (*Impatient*)

ANNETTE

Des fils de professionnels qui marcheront sur les traces de leurs dignes pères.

ROBERT

Eh bien! pour moi, la dignité, dans notre situation, s'applique à un homme qu'elle aimera d'abord; qui sera de son rang; fort de bras et de tête, et dont le coeur n'abritera que des sentiments nobles, je ne lui souhaite rien de mieux.

ANNETTE

Tu voudrais la voir comme sa mère, peinant et bataillant pour le pain de chaque jour.

ROBERT

Et moi.... je m'amuse? Crois-tu que je n'aimerais pas cent fois mieux continuer le travail que je connaissais depuis toujours? Aux premiers rayons du jour, j'aimerais humer la terre, bêcher, fumer, aligner les sillons, sarcler, sous un ciel plein de promesses, voir l'avenir me sourire? Tu me reproches mes aigreurs; c'est que loin de sa voca-

tion, en pénétrant dans les foules, on ne respire plus à l'aise. René Bazin dit vrai: "Les hommes deviennent méchants dans les villes; ils sont comme les fruits qui pourrissent quand on les entasse."

ANNETTE

Moi j'enveloppe toujours mes pommes. (*Remet table fermée en place*) Oui.... je pense parfois, comme toi! Mes cheveux blanchissent à vouloir donner à notre enfant, l'avantage....

ROBERT

Cet entourage-ci n'est pas un avantage, puisque l'atmosphère qu'elle aimait, lui échappe! S'initier à cette vie de la ville, l'éblouit un moment, mais la nostalgie, un jour, la fera pleurer. Cet air grand et pur qui se vend à ceux dont la bonne fortune est de se payer un moyen d'aller en jouir parfois deux jours par semaine, Dieu nous l'avait donné gratuitement à nous. (*La cloche sonne*) J'y vais, ne te dérange pas. (*Elle prend son tricot. De loin on entend Robert*) Tiens, comme c'est aimable de votre part. (*Annette fait la moue et regarde le ciel.*)

SCENE IV

Gilbert, Robert, Aline, Annette, Blanche

GILBERT

Merci. Je ne pouvais pas retourner ce soir sans venir vous saluer. Madame Montcalm est bien?

ROBERT

(*Entre suivi de Gilbert.*) Annette, voici Gilbert.

ANNETTE

(*Mielleuse*) Comme c'est gentil de votre part de ne pas nous oublier. Asseyez-vous, Gilbert.

GILBERT

Par exemple! Ce serait là un acte d'ingratitude impardonnable.... Vous étiez si charmante voisine... Ma soeur et moi, ne nous sommes jamais reconcilliés à votre départ.

ANNETTE

C'est vrai? Vous nous aimiez un peu?

GILBERT

Beaucoup, croyez-moi; et combien profitables m'ont été les conseils de Monsieur Montcalm. Si aujourd'hui la terre a doublé son rendement, c'est dû à votre définition des moyens à prendre pour la cajoler.

ROBERT

Gilbert, parlez-moi de mon lopin; est-il aussi bien préparé cette année? Et les bâtiments sont en bon ordre? Et la maison aussi gaie? Les érables du Manitoba ont-ils grandi?

ANNETTE

(*Se levant*) Eh bien! comment veux-tu que Gilbert réponde à toutes ces questions à la fois? Excusez-moi un moment?' (*Gilbert se lève et salue Annette, puis s'adresse à Robert*)

GILBERT

Quel plaisir vous me faites! moi qui vous pensais dégoûté de la ferme; je sens que vous l'aimez par le ton de votre voix.

ROBERT

(*Lui offre une cigarette*) Cher enfant, je donnerais plus que tu ne penses pour repalper la terre de mes mains trop blanches; mais le bail accorde encore aux St-Germain, deux ans et demi.... C'est un long martyre pour moi d'attendre....

GILBERT

A travers les branches, j'ai appris que la famille St-Germain désire retourner dans l'Est.... à l'automne, et qu'ils seraient heureux d'annuler le bail.

ROBERT

Est-ce possible? Ah! si mon rêve se réalise, je reprendrai ma place au soleil... (*Aline, en toilette, est entrée pendant que Robert parlait; Robert et Gilbert se lèvent; elle a un élan, mais se resaisit et froidement vient tendre la main à Gilbert.*)

ALINE

Vous voilà revenu de votre peur, Monsieur?

GILBERT

Quelle peur, je vous prie? (*Aline met son gant gauche. Robert en arrière d'Aline fait des signes à Gilbert en secouant les doigts*) Oh! oui....j'ai eu tellement peur que nous ayons une tempête. (*Robert, non, non, par signes il fait mine de tenir un volant*) Mon cheval s'emballait....

ALINE

(*Retire son gant*) Et vous risquiez de manquer votre engagement....

GILBERT

Je n'avais pas d'engagement.

ALINE

(*A part*) Voilà qu'il ment à présent. (*Elle va au fond de la scène*)

GILBERT

(*Va au chesterfield*) Il n'y a que chez le coiffeur où j'aurais pu avoir un engagement. (*Robert fait un signe d'impatience et va au foyer.*)

ANNETTE

Robert, le tapissier viendra, et il faut que tu m'aides un instant à choisir. Viens donc.

ALINE

Qu'est-ce que cette histoire.... Mon père vous a-t-il rencontré ce soir?

GILBERT

(*Embarrassé*) Mademoiselle Aline, j'ai toujours été bien franc. (*Souriant*) Non, je ne l'ai pas vu de l'après-midi.

ALINE

(*Va vers le fond de la pièce*) Pourquoi cette invention ... Afin de connaître mes sentiments ? Cher bon père!

GILBERT

(*Venant à elle, l'attire au chesterfield, et prennent place l'un près de l'autre. Aline y vient malgré elle, en se laissant légèrement conduire.*) Ma chère amie, au téléphone, j'ai éprouvé une vive surprise en vous entendant dire que vous aviez tant d'engagements.... Vous jouissez de cette vie mouvementée?

ALINE

Oui, je m'y plais. C'est de la nouveauté qui m'initie à bien des choses ...

GILBERT

Et vous voilà mise comme une fée; hors, je ne dis pas au-dessus.... de notre monde... Ah! mes beaux rêves se dissipent, menacent même de s'écrouler.

ALINE

De quels rêves vous bercez-vous donc, Monsieur?

GILBERT

D'un rêve audacieux, prétentieux sans doute. Je ne suis qu'un paysan, mais tout ce qui entoure ma terre: le côteau, les bois, l'étang, les routes et la voûte étoilée, je sens que tout cela c'est à moi... tout à moi.

ALINE

Vous en êtes le roi, c'est vrai....

GILBERT

Chaque année, je me gonfle d'orgueil, devant les épis de blés dorés, parce que mes mains ont contribué à leur donner la vie, et qu'ils distribueront le fruit de mon labeur à tout l'univers.

ALINE

Votre travail est grand et admirable, je l'avoue.

GILBERT

Oui, mais si le nid est désert? J'ai grandi, pénétré de la fierté de notre race, celle d'accomplir

son devoir jusqu'au bout, et, Mademoiselle Aline, quoique je caresse depuis quelques années, le bonheur d'être aimé par vous, je sens que vous m'échappez; que vos idées évoluent vers certains sommets qui ne sont pas de mon domaine; je vous perds. Aujourd'hui, vous ne prononcez plus mon nom, vous dites: Monsieur.

ALINE

Vous vous méprenez ...

GILBERT

Non. Dans un moment vous serez dans les bras d'un inconnu, qui vous parlera un langage poétique bien autre que le mien. Sa joue effleurera la vôtre, et vos lèvres près des siennes boiront comme un nectar, des compliments que moi je ressens peut-être plus fortement, mais que je ne sais exprimer.

ALINE

Oh! vous ignorez votre valeur.

GILBERT

Vous aimez les arts, moi je n'en connais rien; je les aimerais parce qu'ils vous plaisent, ça ne suffit pas; et le point tragique, vous n'aimez pas la campagne.

ALINE

(*Se lève et marche*) Que dites-vous là! Vous ne soupçonnez à quel point je souffre d'être confinée

dans cette prison. Le matin en ouvrant la fenêtre, ma vue s'étend sur une chaîne de toits et de cheminées. Je ferme les yeux, je me revois à Beaumont où je contemplais la vaste étendue d'un tapis vert, ondulé. La culture des fleurs me passionnait, tout autour de notre maison elles étalaient leurs brillants coloris, et quand, pieds nus, je courais dans la rosée qui s'éperle, je me sentais pousser des ailes.

GILBERT

Mademoiselle Aline, à l'heure où l'aube nait, si vous voyiez sur l'étang les canards sauvages, suivis de dix à douze cannetons duvetés, mignons et vifs, prendre leurs ébats, c'est joli! Sur le bord des fossés, où frissonne le feuillage, les jolies perdrix furtivement éparpillent leurs petits à l'approche du moindre danger. Ils sont gentils à croquer.

ALINE

Je raffole de tous ces menus êtres qui peuplent les arbres et les joncs; leurs cris créent une harmonie plus douce que n'importe quelle musique.

GILBERT

Les arbres ont du vernis à leur feuillage; nos pommes d'amour déjà bourgeonnent; la nature est riante, elle se fait, croirait-on, une toilette pour vous recevoir. Les rouge-gorges vous cher-

chent aussi. (*Il était appuyé au piano, il vient à elle*). Oh! Aline, nous aimons les mêmes choses, ne sommes-nous pas faits pour nous chérir, et entreprendre ensemble ce voyage de la vie, si sombre, quand il faut le parcourir seul?

ALINE

Oui, mais n'est-ce pas de l'égoïsme de ne penser qu'à notre bonheur, en menaçant celui des autres?

GILBERT

(*Il va au fauteuil*) Je ne saisis pas....

ALINE

Vous adhérez comme à une loi, aux désirs exprimés par vos parents; eh bien, moi aussi; je dois une somme incalculable de reconnaissance à ma mère dont vous connaissez les sacrifices. Je constate combien malheureux est mon père hors de son cadre; et je cèderais à mon bon plaisir?.... Vous ne comprenez donc pas combien attachée je suis à ma mère? Sa volonté est ma loi, ses tendresses me sont indispensables; si je la perdais, il me semble qu'aucune joie ne saurait plus jamais me faire sourire. Après Dieu, n'est-ce pas le mot mère qui remplit toute une âme?

GILBERT

Non, mon amie, (*Il se lève, et sans lui tourner le dos, va et vient*) ne confondez pas; vous avez de l'affection pour vos parents; vous auriez de l'a-

mour pour votre compagnon de toujours. Il y a une vaste différence, et l'amour n'exclut pas l'affection, au contraire, ils se complètent.

ALINE

Comme toutes les mères, la mienne, quand il s'agit de sa fille, rêve de châteaux.... et de princes charmants; consentirait-elle à l'union....

GILBERT

(*Lève la tête d'un geste offensé*) Je pressentais, qu'un fermier ne répondrait pas à ses goûts;.... je comprends maintenant la situation. (*Silence, il s'appuie au dos du fauteuil. Aline vient à lui.*)

ALINE

Ma mère ...! Gilbert..... pourquoi ne viendriez-vous pas habiter cette ville? Nous nous verrions plus souvent et vous y feriez votre vie... la ville a ses attraits.

GILBERT

Mademoiselle! (*Il bondit, vient au foyer, marche vers elle. Aline recule*) C'est vous qui me demandez, qui me conseillez d'abandonner le coin de terre que je chéris le plus au monde? Non, non, ce n'est pas possible; alors, je me serais trompé? Je ne vous connaissais pas. (*Aline recule, s'appuie. Paraissent Robert et Annette*) Moi, déserter la maison où je naquis, où tout me parle des vieux parents, de leur espoir tant caressé, celui

de voir leur fils unique continuer fidèlement le labeur de trente années. Eux, à qui je promis en recueillant leur dernier soupir, de rester fidèle aux traditions ... Je sentirais le rouge de la honte monter à mon front.

ROBERT

De grâce, Gilbert.

GILBERT

Ah! laissez-moi déverser le trop plein de mon coeur; il éclate malgré moi, en songeant que j'abandonnerais le clocher, où j'ai appris à connaître et aimer Dieu; la maison où le culte du souvenir m'a fait aimer jusqu'au fauteuil où mon père lisait; en glissant à ma soeur et moi, certaines phrases qui nous pénétraient d'idées saines et justes. La maison qui s'emplit du parfum des prés. L'école où l'on m'apprit combien l'ignorance enchaînerait ma volonté, rebelle à l'esclavage; mais, abandonner tout cela, serait une lâcheté! La pire des trahisons! Aucun amour, aucun! ne saura me faire fléchir devant ce devoir qui toujours me permettra de lever haut la tête, avec fierté.

ALINE

Que le ciel veuille m'aider!

GILBERT

Mademoiselle Montcalm, je me suis trompé en

m'imposant ici; (*Il fait un mouvement pour s'éloigner. Aline avance*) mes mains sanguines et rudes, ne doivent pas effleurer vos mains blanches et satinées, qui jamais ne connaîtrons la vaillance qu'elles devraient caractériser.

ALINE

Gilbert, assez! assez! Ne proférez pas des paroles si amères, que vous ne sauriez racheter plus tard. Epargnez-moi la douleur d'analyser les sentiments pour vous qui envahissent mon âme. Entre l'amour, et l'affection que j'éprouve pour ma mère, s'ouvre un gouffre, où sombre ma volonté. Entre la loi dictée par mon coeur et celle de la soumission, j'ai combattu, non sans une souffrance atroce, mais la coupe est pleine, je ne puis plus.... Je ne puis plus! (*Sa mère s'avance*) Mais, ma mère, parlez donc! Permettrez-vous que votre fille soit jugée à tort? Oh! comprenez donc, je vous en prie, qu'entre vous et ma destinée je ne dois plus lutter; il faut que votre amour maternel se révèle.

ANNETTE

Comment donc! Je rends tous ceux qui m'entourent malheureux! Quand alors, dans la sincérité de tout mon être, je croyais prendre le moyen de semer du bonheur. Je n'ai pas su lire le coeur de mon enfant; je ne lui ai pas fourni les

moyens de s'épancher, de me confier l'état de son âme; je ne suis pas une bonne mère!

ALINE

Maman!

ANNETTE

Je me rends compte, Gilbert, que votre amour est sérieux. Je puis vous assurer que son coeur n'a jamais appartenu à d'autres qu'à vous. Elle a résisté à mes folles ambitions, et j'en remercie Dieu.

GILBERT

(*Lui prend les mains*) Vous êtes sincère?

ANNETTE

N'en doutez pas et pardonnez-moi généreusement.

GILBERT

Oh! soyez bénie! Est-ce bien vrai, qu'un nuage si menaçant se dissipe. Les battements de mon coeur ne mentaient pas; Aline ma chérie (*Ils avancent l'un vers l'autre*) j'étais aveugle.

ALINE

Gilbert (*Blanche entre.*)

GILBERT

(*A Robert*) Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous demander la main de votre fille.

ROBERT

Mes enfants, je bénis vos fiançailles. (*Blanche est au seuil de la porte.*)

GILBERT

(*Gilbert glisse la bague au doigt d'Aline et lui embrasse la main*) Voilà notre bonheur scellé.

ANNETTE

Et, moi, je vous promets, mes enfants, que je plierai bientôt bagage. J'irai jouir encore de tout ce que la terre offre. Adieu la ville, le papier doré, les tramways et les cinq sous de légumes. Mademoiselle Lavigne, vous me continuerez les leçons de chant d'ici l'automne?

BLANCHE

Pour trois mois, Madame, car j'épouse alors le docteur Hautevoix.

ANNETTE

Cachottière. Nos félicitations, Mademoiselle! Ah! de toute la force de mon bonheur, je saurai bien chanter encore (*Elle chante un extrait des contes de Hoffman*) *"Belle nuit, nuit d'amour."*

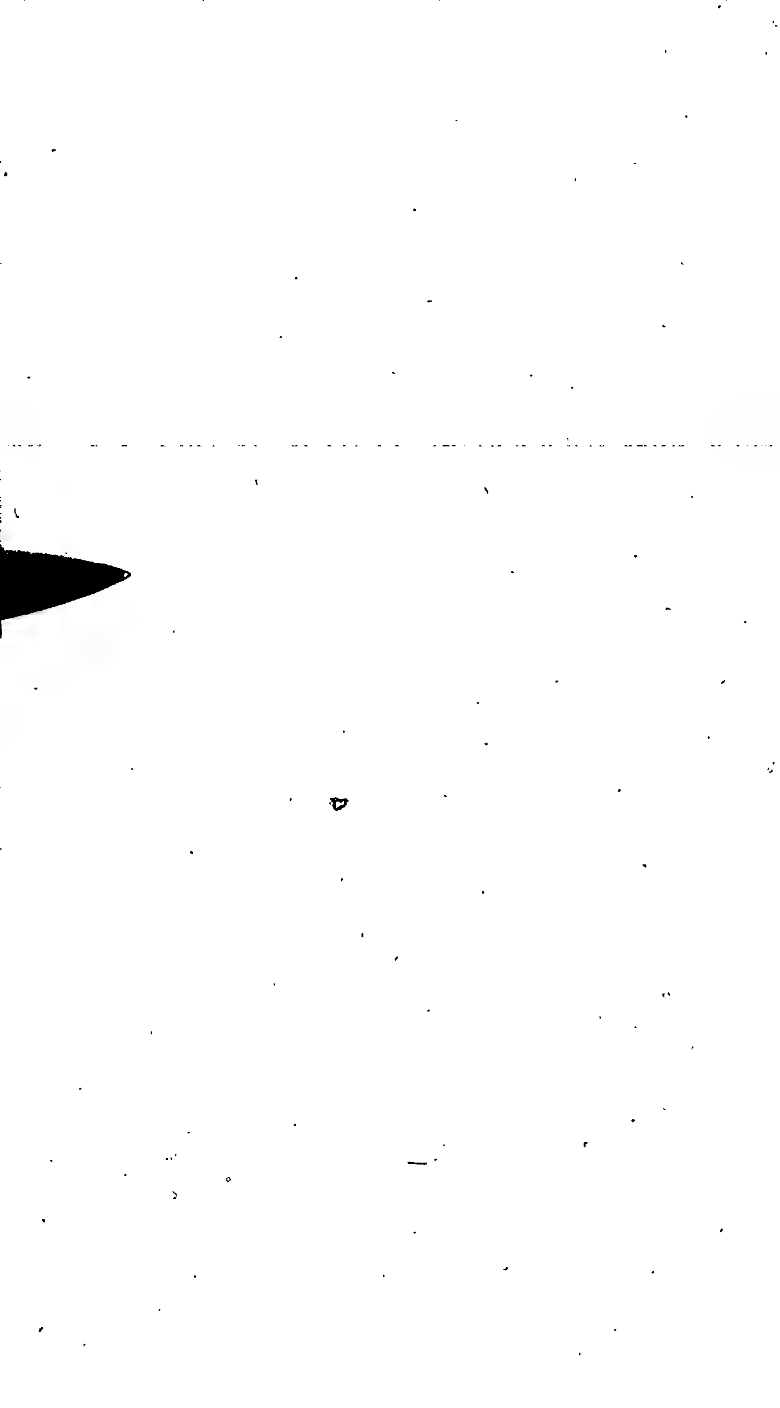
GILBERT

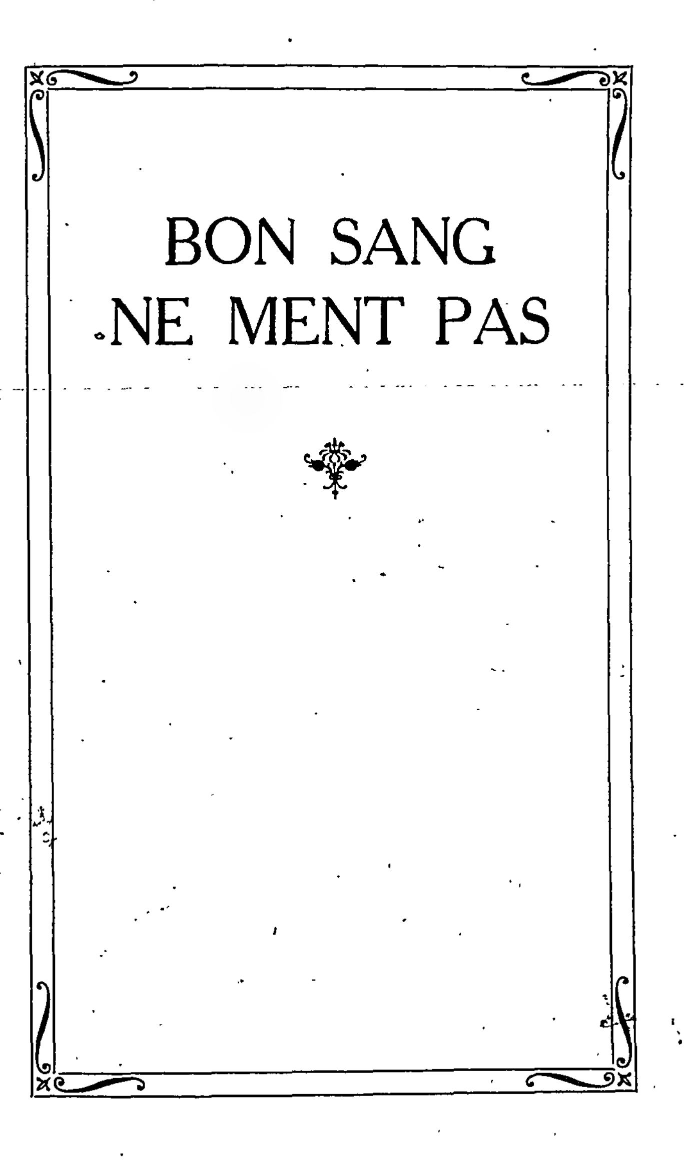
Et toi, chérie?

ALINE

J'écouterai le chant de mon poète paysan et en marchant à ses côtés sur la route qui s'ouvre droite et claire, je lui répéterai: *"Aime Dieu et va ton chemin!"*

RIDEAU





BON SANG NE MENT PAS

PERSONNAGES

André de Boisfleury, *artiste peintre,* 45 *ans*
Marie-Alice, *sa femme,* 40 *ans*
Paulette, *leur fille unique,* 20 *ans*
Suzanne, *vieille bonne,* 50 *ans*

La scène se passe de nos jours, à Edmonton, en plein été.

BON SANG NE MENT PAS

PIECE EN 1 ACTE

Intérieur modeste. Au centre, porte ouvrant sur balcon. A droite de cette porte, table et téléphone. Au plan de droite, dans le fond, porte de la salle à manger, porte-chapeaux dans le coin. Près de la rampe, au plan de droite, piano. A gauche du balcon, fenêtre-baie ensoleillée près de laquelle est un chevalet avec tableau, un tabouret sur lequel est la boîte de peinture. Assis devant le chevalet, André, palette et pinceaux en main, en train de peindre en chantonnant. Au plan de gauche, divan ou sofa ancien. Près de la rampe, porte de la chambre de Paulette. Au centre, une petite table et un fauteuil. Sur les murs, beaucoup de tableaux. Lorsque le rideau lève, depuis un moment on entend chanter: "A la claire fontaine." André se lève, examine, s'éloigne, chante plus fort et se rassoit, il peint. Marie-Alice entre par la porte du balcon, mise un peu ancienne, pauvrement, chapeau démodé, sacoche remplie, d'une main; gerbe de fleurs enveloppée, de l'autre main. Sur la pointe des pieds elle va déposer le tout sur une table, vient à son mari, pose les mains sur ses épaules, regardant attentivement le tableau en s'éloignant, en revenant, vivement, gaiement, sans longueurs.

ANDRÉ

Eh bien, tu ne me bonjoures pas? C'est d'abord le tableau qui t'absorbe? Je suis jaloux....

MARIE-ALICE

Cher ami, (*elle l'embrasse sur la nuque*) tu aurais fait taire ta voix; et, si je ne t'entendais toujours chanter devant ton chevalet, je te croirais

souffrant. J'attendais que ton pinceau fut au repos, voilà! Maintenant, parlons du tableau. Quel ravissant paysage! Les montagnes dans le lointain sont un peu lilas... pas assez de glace au sommet....

ANDRÉ

Peut-être.

MARIE-ALICE

Mais le ciel est magnifique!

ANDRÉ

L'eau n'est pas terminée, ne sois pas trop sévère. Je n'ai qu'à donner un lavis émeraude au lac, du blanc et du jaune aux montagnes, et le fameux lac Louise sera une fois de plus reproduit. Je crois que l'Américain en sera satisfait.

MARIE-ALICE

Notre voyage enchanteur à Banff nous aura profité physiquement, et pécuniairement.... tu es si artiste. Je me demande pourquoi tu n'es pas mieux rétribué?

ANDRÉ

Ma chère femme, tu m'as toujours donné de l'encouragement, tu as été mon inspiration; mais je me rends bien compte que pour être reconnu, il est indispensable de se faire connaître. Prenons l'essentiel: il faut des toiles et des pinceaux d'a-

bord; des voyages et des relations, de la fortune pour se loger aux bons hôtels; l'occasion de faire le portrait d'une célébrité ou d'un personnage de renom; se faire admettre au salon des Beaux-Arts; et tout cela, Marie-Alice, nous est refusé.

MARIE-ALICE

Ecoute, André, tu es à l'âge peu fréquenté par la gloire: sois plus confiant en l'avenir; aie foi en ton travail et mes prières. Patientons, les beaux rêves se réaliseront, je le pressens.

ANDRÉ

Ah! Si j'avais souvent des commandes comme celle-ci.... nous referions vite de nouvelles économies. Et puis, j'ai bon espoir qu'un de ces jours, le musée fera l'acquisition de mon tableau.

MARIE-ALICE

Oh! cette toile de l'Immaculée-Conception est superbe! et autre chose.... Sais-tu, j'ai confiance que la succession de notre parente de Belgique se règlera un jour en notre faveur! Si tu avais pu faire la traversée, bien des points, j'en suis sûre, seraient déjà éclaircis....

ANDRÉ

Une décision en notre faveur ne serait que juste, puisque je suis le seul descendant qui perpétue son nom, et qui sait....? la Providence a fait des

choses si étonnantes, la lignée pourrait bien se continuer....

MARIE-ALICE

Tu dis des sottises, vieux cabotin....

ANDRÉ

(*D'un sourire taquin*) Ma chérie, vive le nom de Boisfleury, la continuation de la lignée, le règlement de cette réclamation et.... Dis donc, vas-tu passer la journée avec ton chapeau?

MARIE-ALICE

Non, non, je suis distraite ... voici. (*Elle retire son chapeau, ses gants, prend la sacoche, va dans la pièce de gauche et vivement revient avec un vase, va à la table, dispose les fleurs pendant que André dépose palette et pinceaux sur le tabouret, se lève, retire sa blouse, l'accroche au chevalet, donne un dernier coup d'oeil au tableau, et va prendre une cigarette, sans allumer s'étend dans un fauteuil.*) André, mes pensées voyagent et souvent ont traversé la mer. Je vois Paulette dans un cadre luxueux; très aimée de la Comtesse de la Tourelle et compagne de sa fille au pensionnat, elle a dû se former le goût aux choses belles et classiques, comment pourra-t-elle s'acclimater ici, où la simplicité voisine avec la pauvreté.

ANDRÉ

Ecoute. Dans ses veines coule un sang pur et

noble qui n'a jamais fléchi devant le devoir, qui n'a jamais trahi sa race. Dans ma famille comme dans la tienne, les liens du coeur, au moment des grandes épreuves, se sont resserrés. et pourquoi donc le sang d'une Boisfleury, aujourd'hui ne coulerait-il pas aussi pur et chaud dans les artères du coeur de notre enfant.

MARIE-ALICE

Ce retour je l'appréhende, c'est stupide, et tout de même, je n'ai jamais été si heureuse.

ANDRÉ

Grillons un cigarette, ma chérie, et soyons gais, il faut à l'arrivée de Paulette, que tout ici soit riant. Voici Madame. (*Offrant la cigarette.*) Non? tu as raison; les femmes distinguées ne fument pas. C'était une mode garçonne. Elle est passée d'ailleurs, et celles qui y avaient succombé n'ont pas tardé à se corriger de cette faiblesse. Tout de même, vous permettez, Madame? (*Il se dirige au divan et s'étend.*)

MARIE-ALICE

André, mon coeur déborde; en lui carillonnent des voix qui chantent l'allégresse; je suis si heureuse à la perspective de bientôt tenir dans mes bras notre petite Paulette.

ANDRÉ

Le départ de notre fille, pour cette pension éloignée, avait fait un grand vide. Il me semble, que nos maisons d'éducation auraient dû répondre à nos ambitions pour son avenir....

MARIE-ALICE

(*Elle s'asscoit et prend une revue.*) Si elle n'eût persisté à négliger honteusement ses études de français. Je voulais qu'elle connût notre langue à fond, pour ne pas avoir à rougir plus tard de son ignorance, et je l'aurais forcée de l'apprendre ici mais....

ANDRÉ

Nous aurions dû la forcer de l'apprendre ici. Les institutions, les pensionnats ne manquent pas, où les élèves sérieuses acquièrent de notre belle langue française une connaissance très convenable.

MARIE-ALICE

Oui, ce ne sont pas les institutions qui manquent, ce sont les parents.. Ils sont trop faibles ou trop lâches, pour défendre l'âme de leurs enfants, contre les trahisons quotidiennes de leur langue maternelle. Dans ce pays, il faut à tout prix, connaître parfaitement et le français et l'anglais. Puis pauvre petite, peut-être aurons-nous été cause, sans le vouloir, qu'elle se sentira désormais

déclassée. J'ai peur qu'elle ne nous revienne toute changée, qu'elle ne nous trouve plus de son rang.

André

Quelle bêtise aussi d'exiler nos enfants, à l'âge, où l'éducation doit marquer l'âme pour toute une vie! Un voyage, des études en Europe... plus tard; très bien, pour acquérir du vernis.

Marie-Alice

Allons, ne nous mettons pas à broyer du noir. Si nous nous sommes trompés, si nos sacrifices restent méconnus et ne nous rapportent que de l'ingratitude, Dieu et la patrie nous sont témoins que nos intentions étaient droites.

André

Avoue, chère amie, que le rêve de ta vie: Voir Paris... n'ayant jamais été réalisé, tu voulais, au prix de peu importe quel sacrifice, procurer à Paulette les avantages...

Marie-Alice

Oui, c'est bien cela, ma vanité maternelle, son grand désir de voyager, et la tentation d'accompagner son amie d'enfance à Paris, avaient contribué à nous décider, non sans peine, de lui accorder ce qui ne nous était pas permis.

André

On ne se résigne pas à une séparation de cinq

longues années, sans que ce soit au prix d'un renoncement cruel. — J'aimais tant l'entendre au piano; jaser; discuter mes coups de pinceaux. Son rire égayait nos repas....

MARIE-ALICE

Combien de sacrifices tu t'es imposés depuis son départ. L'unique repos fut pris cette année à Banff, et Dieu sait que tu le méritais.

ANDRÉ

Toi aussi, ma pauvre amie, qui dus porter des toilettes datant de plusieurs années, quand j'aurais aimé te voir mise autrement.

MARIE-ALICE

Combien de fois je me suis demandée si nous avions été sages, de ne pas lui mettre au clair l'état de nos finances.

ANDRÉ

Mois aussi j'y ai pensé... elle nous croit sans doute à l'aise, et qui sait.... trouve singulier que nous ne soyons jamais allés la visiter....

MARIE-ALICE

Pourvu que le contraste ne lui soit pas trop pénible....

ANDRÉ

Ne nous inquiétons pas trop, son coeur lui révèlera tous les secrets passés et présents, sans que nous ayons à donner des explications.

MARIE-ALICE.

Réléguons tout cela dans l'oubli.... J'ai tant hâte que l'heure du train sonne. J'ai ce livre en main, je ne sais pourquoi.... car je ne puis ni lire, ni broder....

ANDRÉ

(*Regardant sa montre.*) Un quart d'heure. C'est le moment, je vais aller à la gare, comme cela tu n'auras pas à craindre que j'arrive en retard. (*Il prend son chapeau.*) Tu n'aimerais pas m'accompagner? Ce n'est qu'à deux pas ...

MARIE-ALICE

(*Enervée, elle brosse l'habit d'André, le chapeau; elle refait la boucle de sa cravate; elle l'examine de la tête aux pieds.*) Non, vois-tu, je ne suis pas en état de rencontrer ses amis, je préfère lui préparer une bienvenue ici. Va, mon cher, (*Elle l'embrasse*) ne reviens pas seul! J'en mourrais! (*Il sort, sa femme le reconduit et du balcon le suit des yeux. Suzanne, un vase de fleurs en main, paraît sur le seuil de la porte. Robe de coton, tablier et bonnet blanc.*)

SUZANNE

(*Regardant le public à moitié.*) Madame, voulez-vous me permettre de garnir le piano? Quelques fleurs rappèleront à Mademoiselle les jours d'anniversaires quand, autrefois, je lui offrais à cha-

que fête, des oeillets, en retour desquels elle me chantait "LA CHANSON DU FIANCE" que je lui avais apprise.

MARIE-ALICE

Ma pauvre Suzanne, tu ne t'es donc jamais consolée, et le souvenir de ton soldat t'accompagne toujours?

SUZANNE

Il était si bon, si prévenant, si brave! La guerre en a pris bien d'autres, mais si je ne croyais profondément aux vues de la Providence, j'en voudrais à Dieu de m'avoir privée du seul être qui m'aima. Orpheline, n'ayant jamais joui de réelle affection, je ne connus le grand bonheur qu'au temps de nos fiançailles, six mois avant la guerre; et j'avais alors 26 ans. Le bonheur s'était fait attendre si longtemps. Ah! Sans l'heureuse fortune d'être recueillie par vous lorsque je vins au Canada, que serais-je devenue?

MARIE-ALICE

Ma bonne Suzanne, vous avez été l'ange gardien de notre foyer. Que serions-nous sans vos gentilles prévenances, sans vos soins maternels .

SUZANNE

Oh! Madame, pour vous, qui n'en ferait autant? (*En marchant*) Vous êtes si bonne. (*Elle dépose*

les fleurs sur le piano, côté de la rampe.) Madame, le dîner sera prêt pour une heure. Croyez-vous que Monsieur et Mademoiselle seront ici?

MARIE-ALICE

Bien avant, j'espère: alors Paulette aura le temps de se faire un peu de toilette. Je me souviens qu'elle n'aimait pas s'asseoir à table en costume de ville. Maintenant, surveillez bien la dinde. Le pâtissier est-il venu? (*Elle regarde sa montre.*)

SUZANNE

Oui madame, la table est digne d'une mariée, et le repas, digne d'un prince. N'est-ce pas que cela sent bon?

MARIE-ALICE

Oui, je sens comme un parfum de Noël. (*Plusieurs fois elle va au balcon, vient jouer au piano, revient à la table, retourne au piano et joue quelques accords, se lève, prend une photographie à l'autre bout du piano, et dit*): Chère mignonne. (*Elle l'embrasse. Elle va au divan, secoue les coussins.*)

SUZANNE

(*A ce moment, Suzanne, très agitée, traverse presque en courant, entre dans la chambre de Paulette, revient vite, il y a commotion, et Suzanne dit*): Ah! j'oubliais le savon. (*Elle re-*

vient de suite et fait un pas de danse en disant): Ah! que j'ai hâte. Je suis si heureuse.

MARIE-ALICE

(*Marie-Alice se rend à la fenêtre, regarde et dit*): Le train est en gare, la voici. (*A ce moment entre André, et sa fille un peu gênée. André porte la valise à la chambre de droite.*)

PAULETTE

(*Ne voyant pas encore l'intérieur.*) Mère, je suis si heureuse de vous revoir. (*Assez froidement.*)

MARIE-ALICE

(*Embrasse Paulette.*) Ma petite! Laisse-moi te regarder ... embrasse moi encore.... tu es bien à moi?.. Ma chérie! (*Elle caresse ses épaules.*) Viens, enlève ton chapeau que je vois la couleur de tes cheveux; donne tes gants et ton habit. Es-tu bien fatiguée du voyage?

PAULETTE

Non .. merci, mais de Winnipeg le trajet m'a semblé interminable.

MARIE-ALICE

Il y a bien longtemps que nous nous sommes vues.

PAULETTE

Le temps ne vous a pas semblé si long.... puisque vous n'êtes pas venus me voir.

MARIE-ALICE

Je ne pouvais pas, Paulette.

PAULETTE

Un proverbe dit : QUI VEUT, PEUT.

MARIE-ALICE

Il fait exception pour moi. Je ne pouvais pas, crois-moi.

PAULETTE

(*Lève les épaules d'un air sceptique, et à ce moment entre Suzanne qui vient saluer en disant*) :

SUZANNE

Chère Mademoiselle !

PAULETTE

Ma bonne Suzanne. (*Elle lui prend le bras affectueusement.*) Tu n'es pas changée. Oh ! comme j'ai pensé à toi tous les soirs, à l'heure où tu venais autrefois border mon lit, me servir une tasse de lait chaud.... Je t'ai bien manquée.

SUZANNE

C'était si peu ; mais mademoiselle déjà grande, et parisienne ... je suis gênée ... (*Elle regarde sa maîtresse.*) Madame, voici les beaux jours revenus ... Enfin ! (*Elle retire les habits des mains de Marie-Alice. Paulette ayant jeté un regard aux oeillets, elle va les sentir et revient à Suzanne.*)

PAULETTE

Des oeillets ... cela veut dire que je dois chanter? Je ne sais plus cette chanson ... mais je t'en chanterai une quand même, plus tard.... (*Suzanne salue, et l'air désappointé, porte les habits vers la chambre du premier plan en disant*) :

SUZANNE

A votre bon plaisir, mademoiselle.

MARIE-ALICE

Ta chambre est toujours là, viens que je t'aide à faire un bout de toilette, et nous dînerons après; il ne faut pas faire attendre Suzanne, dont les efforts culinaires se sont multipliés....

PAULETTE

Si j'avais su, mère, je n'aurais pas dîné copieusement à bord du train ... pendant que je ferai ma toilette, prenez le vôtre, je vous en prie, et nous causerons ensuite.

MARIE-ALICE

(*Persuasive.*) Mais tu t'assoieras avec nous ? (*Paulette pense et secoue la tête.*) Non? Ah! Laisse- moi t'aider ...

PAULETTE

Merci, mère, j'ai l'habitude. Comme autrefois, je suis un peu lente, ne vous impatientez pas. (*Elle se dirige vers sa chambre. Au seuil elle s'arrête,*

regarde vers le public.) Mon Dieu, comment ferai-je pour vivre ici? Ce dénuement m'effraie. (*Elle entre dans sa chambre. Un nuage a passé sur la figure de sa mère, qui, à pas lents, se dirige vers André. Ce dernier l'attire à lui.*)

ANDRÉ

Dis-moi, chérie, suis-je bien vieilli? Regarde-moi.

MARIE-ALICE

Pas du tout! Qu'est-ce qui a pu te loger semblable idée en tête?

ANDRÉ

Au train, Paulette ne m'eut pas reconnu d'abord, si je n'eus interrompu sa conversation; elle fut de suite accaparée par un groupe d'amis; ils firent cercle autour d'elle; un peu d'audace et j'y pénétrai avec l'aide de son amie Berthe qui, elle, vit mon hésitation. J'étais timide devant ces jeunes gens élégants ..

MARIE-ALICE

Tu comprends, André, que l'émotion embue les yeux d'abord, et que l'énervement fait chercher loin, ceux qui sont tout près de nous. Je suis sûre que Paulette ne s'attendait pas de voir un homme seul, et voilà pourquoi elle ne te reconnut pas de suite....

ANDRÉ

(*Songe longtemps et soupire*) Allons- nous dîner maintenant?

MARIE-ALICE

Je n'ai pas bien faim.... mais je m'assoierai avec toi. (*Le prenant par le bras.*) Viens, tu dois être en appétit?

ANDRÉ

Non ... j'ai l'estomac un peu détraqué; je crois qu'en attendant à ce soir, je ne m'en sentirai que mieux. (*Il remet sa blouse, reprend ses pinceaux, et se remet au travail.*)

MARIE-ALICE

Je vais prévenir Suzanne. (*Bientôt elle revient, va au balcon, revient à la table, prend sa broderie, et, reste les mains inertes, le regard dans le vague. Suzanne essuie-mains sur le bras se dirige à la chambre de Paulette. Marie-Alice soupire... le téléphone sonne. Marie-Alice se lève et va répondre.*) Mademoiselle.... un instant je vous prie. (*Elle se dirige vers la chambre, mais la porte s'ouvre, et dans un négligé luxueux paraît Paulette. Suzanne revient.*)

PAULETTE

Ce doit être Gilberte Chabliez, je crois: Hello? (*D'un rire gai.*) Si je me souviens de toi? Comment aurais-je pu t'oublier.... Toi, l'étoile de notre école et parfois le diablotin aussi.... Je serais enchantée de les rencontrer tous.... Tu viendras me chercher? Alors.... pour huit heures et trente ce

soir. (*Souriante, elle vient à sa mère et lui passe les bras autour du cou, appuyant sa joue sur la tête grisonnante.*) Mère, vous ne m'en voudrez pas si j'accepte cette invitation pour ce soir? Elles sont toutes si anxieuses de me revoir; Gilberte part la semaine prochaine en vacances; de là, cette réunion....

ANDRÉ

(*D'un ton sec*). C'est dommage qu'elle n'ait eu le bon esprit de nous accorder la première soirée. Il me semble que de bon droit, elle devrait nous appartenir. Nous sommes aussi anxieux que tes amis, de renouer connaissance...

MARIE-ALICE

(*Inquiète, va à son mari et lui fait signe de ne rien dire*). Je comprends, André, le désir que Paulette a de revoir ses anciennes compagnes, à présent qu'elle nous a vus; nous la ressaisirons demain. Pour toujours tu seras à nous j'espère.... mon petit. (*Paulette, sans épanchement, sourit et va vers son père; elle regarde peindre en se lissant la tête*).

PAULETTE

Ce sera joli... mais quelles toiles merveilleuses j'ai pu admirer dans les musées de Paris. le frère de mon amie, Jacqueline de la Tourelle, exposait au salon, des tableaux ravissants. A nos sorties,

j'allais chez sa mère. Leur château renferme un grand nombre de trésors. Si vous étiez venu vous inspirer de Vernet, Detaille, Meissonnier, et tant d'autres, (*ironique*) entre nous, voir aussi votre fille, nous en aurions tous deux bénéficié.

ANDRÉ

(*Se lève et la regarde*). Ma fille, l'inspiration accompagne plus souvent ceux à qui les préoccupations et les vicissitudes de la fortune sont inconnues. Lorsque l'on n'a pas à lutter pour le lendemain, à peiner pour les jours suivants, l'esprit, libre de soucis, peut planer vers les sommets, d'où la lumière irradie les idées. L'intelligence peut consacrer ses forces à l'étude, glaner des connaissances applicables au génie; mais lorsque le poids des années s'ajoute aux fardeaux que les épaules n'ont plus la force de porter, les rêves se dissipent, le désir de créer n'est plus nourri. Alors on est vaincu!

PAULETTE

Père, vous m'intriguez; n'avez-vous pas eu tous les avantages. Quels soucis vous auraient donc empêché d'atteindre la célébrité? N'aviez-vous pas de fortune pour vous payer un voyage en Europe? Puisque vous pouviez m'entourer de luxe et me tenir cinq années dans un pensionnat fréquenté par des jeunes filles riches. Paris vous au-

rais offert des horizons nouveaux.... une autre chose, n'est-ce pas un tort d'être resté ici, séquestré?

ANDRÉ

Crois-tu, Paulette, que si nous avions de la fortune, nous ne t'aurions pas accompagnée plutôt que de nous imposer le profond chagrin d'une séparation si longue? Il est pénible d'avoir à te revéler, si tôt, notre situation. Ta mère ne se serait-elle pas rendue à la gare, si elle avait pu se parer convenablement pour ne pas blesser ton orgueil! Notre intérieur serait garni selon nos goûts. La toilette que tu portes aurait un autre cadre, si nous n'étions pas réduits à économiser dollar par dollar. Enfin, nous sommes pauvres.

PAULETTE

Mon père, que me dites-vous là! Vous m'étonnez au-delà de toute expression. Pourquoi m'avoir tenue ignorante de notre situation.... moi qui vous croyais....

MARIE-ALICE

Ma chérie, n'ayant pu jouir nous-mêmes de l'instruction tant regrettée, nous voulions au moins que notre seule enfant put avoir l'occasion de développer ses talents. Si nous t'avions exposé l'état de notre humble budget, tu n'aurais pas joui librement des avantages que tu as eus.

PAULETTE

Pauvre mère, je possède si peu de talents comparés aux vôtres, et voyez combien méchante j'étais. Je vous croyais indifférente, En visitant les intérieurs luxueux de mes amies, je condamnais votre goût, je me disais:—Pourquoi donc mes parents persistent-ils à demeurer dans cette humble maison dont je me souvenais bien.

MARIE-ALICE

Elle était habitée par mes vieux parents, tu sais

PAULETTE

Je pensais:—Un intérieur plus moderne, où j'aurais plaisir à recevoir mes amis j'attribuais un peu à l'avarice, ce dénuement, dont je suis la cause. Pour la première fois, mes yeux s'ouvrent à la réalité: mon Dieu! que vous avez dû souffrir . et quel égoïsme de ma part ... Si j'avais eu du coeur, je me serais demandé quelle était la source d'où me venait ce bien-être; mais non, j'acceptais et je jouissais de tout sans questionner. Mon père, pardonnez-moi d'avoir intérieurement déploré votre accoutrement, que j'attribuais au caprice d'un artiste. Depuis cinq ans, j'ai vécu dans un milieux luxueux; j'ai suivi les modes élégantes, ne me doutant pas, ma bonne mère, que vous vous priviez du bien-être, dont vous auriez dû être entourée. Vous vous priviez de vêtements,

de récréations, tandis que moi, votre misérable enfant, je jouissais de tout, je gaspillais follement les épargnes au détriment de votre incomparable sacrifice! (*André et Marie-Alice vont au balcon. Pauline va à la porte et dit:*) Mon Dieu, pourquoi n'ai-je pas eu la perspicacité d'une âme bien née? Me suis-je demandé une seule fois, au cours de ces cinq années, de quelles privations mes parents payaient l'apaisement de cette soif de luxe? Goutte à goutte, pleuvent, dans mon coeur, mille reproches à l'ingratitude personnifiée. Et voilà qu'en plus, l'étourderie me fait accepter une invitation, quand je devrais être blottie dans les bras de ma mère. (*Elle s'élance au téléphone. Pendant que Paulette est au téléphone, André et Marie-Alice reviennent au centre*). Gilberte ? Mille regrets, ma chère, je ne puis accepter ton invitation pour ce soir, je dois remettre à bientôt, le plaisir de notre prochaine réunion .. Aurevoir. (*Elle marche de long en large et revient à sa mère*). Rassurez-vous, mes bons parents, je vais m'appliquer maintenant à verser dans votre vie, toute l'affection dont mon coeur est capable. Père, nous allons peindre ensemble, chanter ensemble. Et vous, ma bonne et noble mère! Croyez-vous que je n'ai pas souffert d'être privée de vos tendresses? De vos baisers? Jusqu'à la révolte! Mon âme criait de douleur, en voyant mes compa-



gnes, dorlottées par leur maman. Eh bien! Je vais dissiper cette gêne qui, en arrivant ici, m'oppressait d'abord, je vais ressaisir le bonheur. Je vais vous aimer de toutes mes forces. Je vais réparer. (*Entre Suzanne avec lettre qu'elle remet à André, et Paulette lui dit:*) Et toi, ma bonne mère adoptive, en refusant de chanter, je t'ai fait de la peine. Redis-moi tout bas les premiers mots de ta chanson, je vais comme autrefois te chanter de tout mon coeur: "LA FIANCEE DU SOLDAT." Maman voulez-vous m'accompagner? (*Elle se place au centre et chante. Suzanne pleure au milieu de la chanson.*) (de Cheminade.)

"Mon bien-aimé sert sa patrie
Il est parti pour la grande guerre
Me disant: Jeanne, je t'en prie, Jeanne,
Ne pleure plus, attends, etc ..." (*Un couplet*)

SUZANNE

(*Après la chanson elle sourit.*) Votre voix, Mademoiselle, ne m'est jamais tant allée au coeur. (*Elle se retire.*)

MARIE-ALICE

Mon amour! (*Paulette embrasse sa mère qui sourit à travers ses larmes. Marie-Alice regarde son mari*). André, tu n'as pas pris connaissance de ta lettre? Je suis curieuse. C'est peut-être un mot de Grand'mère.

ANDRÉ

Tiens, j'oubliais ... (*Il déchire, lit, éclate de rire, prend ses pinceaux, les brandit.*) Mes chers pinceaux, ils vont prendre leur essor, je sens venir l'inspiration. Nouvelle suffocante, mes chères! Ma toile devient définitivement la propriétée du musée d'Edmonton. Le tableau de l'Immaculée Conception sur lequel j'ai passée des mois de bonheur, à caresser l'espoir de lui donner la vie, et d'introduire la douceur dans son regard.

MARIE-ALICE

(*Cris de joie*). Comment! Notre fille, l'inspiration, l'aisance, tous les bonheurs reviennent donc ensemble. (*Les yeux au ciel, les mains jointes*). C'est trop! Mon Dieu! Merci pour nous tous.

SUZANNE

Madame, le dîner est encore chaud.

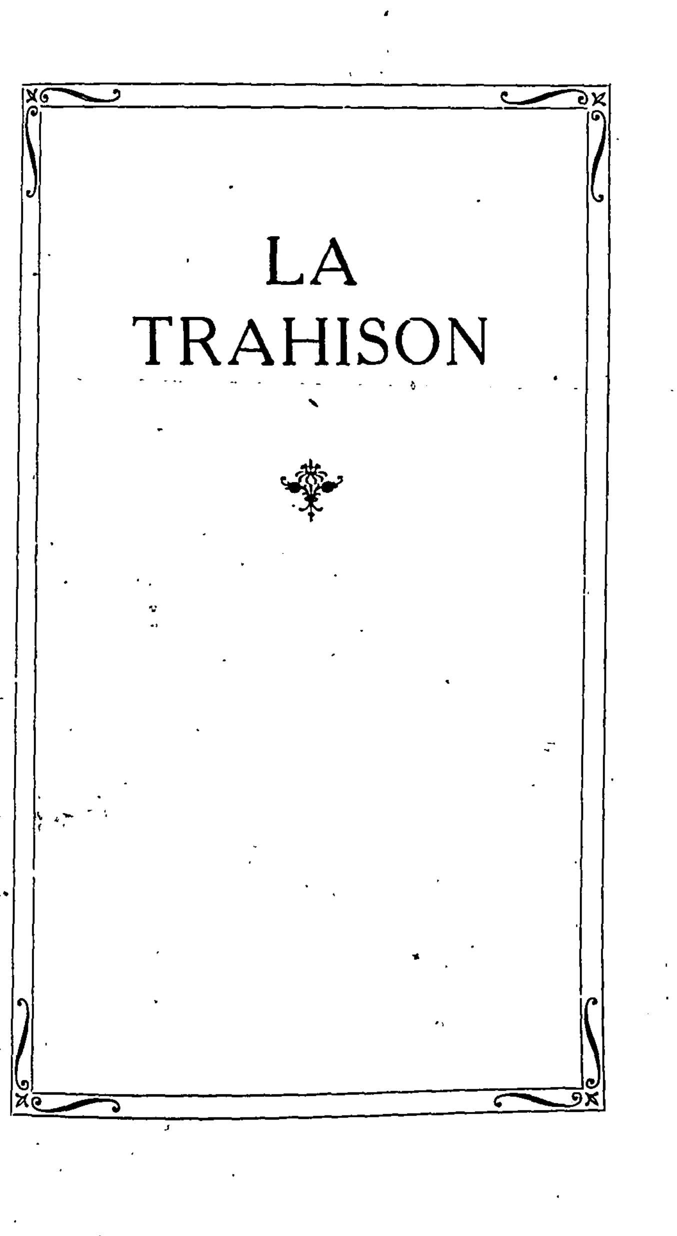
PAULETTE

Et moi, j'ai encore faim. (*Elle prend le bras de chacun. Ils se dirigent vers la salle à manger, sur le seuil ils regardent le public*).

ANDRÉ

Plus que jamais, je maintiens, que BON SANG NE MENT PAS. Chères amours, fêtons nos joies! L'avenir est à nous.

RIDEAU



LA TRAHISON

PERSONNAGES

Madame Montpetit, *mère*, 60 *ans*
Guy Montpetit, *cadet*, 25 *ans*
Babe, *étrangère*, 25 *ans*
Claude Montpetit, *aîné*, 30 *ans*

De nos jours, en Alberta.

LA TRAHISON

MISE EN SCENE

Par un soir d'automne. Un bel intérieur. A l'arrière plan, deux marches conduisent à un corridor. Au fond à gauche, une fenêtre en saillie. De l'extérieur, lumière bleue. Rideaux aux fenêtres, et en avant, lourdes draperies. Avant-plan de droite, un foyer, et en deça, porte de la salle à manger. A gauche, porte de chambre à coucher.

AMEUBLEMENT

Chesterfield à gauche, au dos duquel est une table étroite. A droite, est un fauteuil. Entre le corridor et la fenêtre, une chaise de fantaisie. Sur la table, lampe et fleurs. Sur le manteau de cheminée, deux bougies et une photographie d'actrice.

Au lever du rideau, personne n'est en scène. De la salle à manger, Madame Montpetit entre, portant une corbeille à ouvrage et un bloc-note. Bien mise, mais simplement. Elle se dirige à la fenêtre, soulève le rideau. Il fait clair de lune, la lumière l'innonde. Elle soupire, laisse retomber le rideau, et lentement elle tire les lourdes draperies. Elle vient s'asseoir sur le chesterfield, la lumière tombe sur l'épaule gauche. Elle prend un stylographe, puis écrit en lisant tout haut:

MME MONTPETIT

Mon cher Guy. Contemplons-nous au même instant, le ciel tout scintillant d'étoiles? L'image de ta mère flotte peut-être devant tes yeux, comme la tienne m'absorbe toujours. N'est-ce pas un grand bonheur d'avoir la conviction, que là, quelque part, un être nous aime.... sans calcul! N'es-tu

MME MONTPETIT

Elle ne me prive pas d'aller aux offices le dimanche.

GUY

Il ne manquerait plus que cela!

MME MONTPETIT

Elle permet que je suspende au mur des images pieuses que j'aime....

GUY

Où sont-elles?.... Je n'en vois pas.

MME MONTPETIT

Dans ma chambre.

GUY

Oui, où la fenêtre donne sur la ruelle.... où on gèle en hiver et brûle en été. Je l'ai habité trois mois de trop!

MME MONTPETIT

Dis-moi... tu n'as pas soupé? J'ai un goûter tout préparé. Attends, je vais le chercher. (*Très gaie*)

GUY

Permettez que je vous aide, maman. (*Il se lève et la laisse passer, voit la lettre.*) Vous m'écriviez, je parie. Puis-je regarder?....

MME MONTPETIT

Certes! Maintenant ne te déranges pas.... la wagonnette est là. (*Elle s'éloigne lentement, fati-*

guée, et Guy, debout, lit à haute voix.) "Contemplons-nous au même instant, le même ciel tout scintillant d'étoiles? L'images de ta mère flotte peut-être devant tes yeux comme la tienne m'absorbe toujours; n'est-ce pas un grand bonheur d'avoir la conviction que là, quelque part, un être vous aime ... sans calcul." *(Madame Montpetit entre. Il tourne le commutateur, allumant ainsi plusieurs lumières. Il prend le guidon et conduit la wagonnette au fauteuil. Sa mère suit avec la cafetière qu'elle tient des deux mains.)*

GUY

Maintenant venez, que nous causions. *(Il installe sa mère.)* Claude est donc à la veille d'entrer, puisque le café est préparé.... *(En allant chercher la chaise pour lui-même.)*

MME MONTPETIT

Je tiens tout prêt d'avance, ils sont si heureux de goûter en entrant.

GUY

Et tous les soirs vous les attendez?

MME MONTPETIT

Oui, ils font beaucoup de sorties; rarement chez des amis; ils n'en ont pas ... Mais aux théâtres et aux sauteries....

GUY

Oh! Babe est toujours fidèle à son école de danse... Le professeur est de sa nationalité....

MME MONTPETIT.

Oui, elle a le plaisir alors de parler sa langue. Ce matin, elle se proposait de l'enseigner à Claude...

GUY

Qu'il apprenne donc son français convenablement, alors il ne vivra plus dans l'appréhension de rencontrer les nôtres... (*Il boit et mange en grignottant.*) Où sont-ils, ce soir?

MME MONTPETIT

Au théâtre Empire. Ils en ont bien encore pour une demi-heure; il faudra que tu te retires avant leur retour, mon enfant..

GUY

Nous verrons .. Je me suis aguerri depuis mon départ précipité de cette maison.

MME MONTPETIT

Oh! n'en parlons pas; j'ai eu tant de chagrin! Jusqu'à réception de ta première lettre, j'ai craint d'en faire une maladie.

GUY

Et moi donc! D'abord dépaysé... isolé... exilé de

la vieille province, j'ai eu comme premier mouvement, l'idée d'y retourner....

MME MONTPETIT

Oh! tu as bien fait de ne pas me quitter.

GUY

C'est en pensant à vous que j'ai pris la détermination de m'implanter dans l'Ouest.

MME MONTPETIT

Quand on y vient, après avoir sacrifié ses intérêts, un avenir, vaut mieux persévérer, lutter, et on finit un jour par s'affirmer.

GUY

Si j'ai quitté l'Est, c'est que j'étais inquiet; votre bonheur ne me semblait pas en sécurité, et c'est lui tout d'abord que je surveillerai.

MME MONTPETIT

Claude est bon, à sa manière; il n'est pas affectueux comme toi ... il ne s'épanche pas volontiers.

GUY

Pourtant, autrefois, il n'était pas tranchant, il est même violent aujourd'hui.

MME MONTPETIT

Tout petit, il était frêle; la santé influe beaucoup sur le caractère ... mais ... parlons de toi.... encore un peu de café?

GUY

Non, merci. (*Il remet la tasse sur le plateau.*)

MME MONTPETIT

Alors grille une cigarette...

GUY

Je l'ai abandonnée pour la pipe; mais je ne la fume que dans les bois, pas dans le vivoir de Babe... permettez, je vais remettre tout en place: comme cela, on ne vous reprochera pas cette générosité. (*Il conduit la wagonnette à la salle à manger, la mère replace la chaise, prend son fils par la main et tous deux viennent au chesterfield. Il regarde les mains ridées, vieillies.*) Vos mains sont bien usées, pauvre mère; c'est encore vous qui faites le gros travail?.... sans jamais d'aide?

MME MONTPETIT

C'est une distraction.... Claude aime bien ce que je lui prépare; il ne sut jamais se passer de moi.

GUY

Pourtant, je viens vous chercher, bien déterminé! A Falher, j'ai une petite maison, joliment meublée....

MME MONTPETIT

Ne te fais pas d'illusion, mon Guy, je ne puis, je ne dois pas, Claude réclamerait mes soins.

GUY

Pourquoi donc l'aîné vous tient-il au coeur plus que moi? (*Il se lève*).

MME MONTPETIT

Ne crains pas que j'aie des préférences; tu as toujours été chatouilleux sur ce point...

GUY

Ne m'avez-vous pas abandonné à mon sort? N'avez-vous pas quitté votre famille, vos amies, pour suivre Claude en Alberta?

MME MONTPETIT

Parcequ'il se mariait et qu'il voulait une compagne pour sa jeune femme inexpérimentée....

GUY

Oui, pour gérer, parceque Babe n'en sera jamais capable; pour la servir, elle déloyale à sa charge; aussi, pour augmenter le budget, afin que Madame puisse répondre largement à ses goûts luxueux. Le service est gratuit. (*La mère se lève.*) Ah! misère, je bondis quand j'y pense.

MME MONTPETIT

Mon enfant, tu nourris une haine, dont je te croyais incapable....

GUY

Mère, je serais seul, il me serait bien égal qu'on

se débrouillât tel Claude l'entendrait, mais, je ne permettrai pas que l'on vous rende malheureuse. Mon père ne l'eut pas permis, lui qui vous adorait.

MME MONTPETIT

(*Penche la tête, soupire fort*). Quels beaux jours alors! Comme il était bon .

GUY

Qui vous aurait dit qu'un jour vous habiteriez si loin de chez vous vous ne l'auriez pas voulu, n'est-ce pas?

MME MONTPETIT

Dieu a ses vues. J'accomplis sa volonté! Si j'ai répondu à l'appel, c'est qu'ici je suis plus utile sans doute ..

GUY

Oui, et chez nous, avec moi, vous le serez d'avantage, car nos bonnes oeuvres auxquelles vous pourriez consacrer toute votre énergie, vous mettraient en contact avec beaucoup de personnes charmantes qui se donnent corps et âme aux multiples activités d'une paroisse florissante.

MME MONTPETIT

Ne fais pas de rêves, cher enfant; le devoir me retient ici, où l'on requiert mes services.

GUY

Nous serions si heureux tous les deux . J'aurais une bonne; vos chères mains reprendraient leur forme . (*On entend des voix*).

MME MONTPETIT

Chut . j'entends ... vite .. tu ne peux sortir . tiens . (*Elle prend l'habit, le jette à la fenêtre, lui, prend son chapeau; elle le pousse en arrière des draperies et va à la cuisine. Entrent, Claude et Babe en toilette; Babe sans chapeau, mante d'opéra*).

CLAUDE

(*Eteignant des lumières*) Quelle soirée assommante! Je suis écoeuré du théâtre. (*Il entre dans sa chambre*).

BABE

(*Seule, elle retire sa mante, la jette sur le dos du chesterfield, va à la table, prend une cigarette, vient au fauteuil et avec un accent étranger*). J'espèrais que nous aurions un bon feu, ce n'est pas bien gai ici ... et mes pieds sont froids. (*Elle allume, pouffe et crie*). Oh! Madame Montpetit, voulez-vous chercher mes pantouffles. (*Silence*). Darn it! (*Elle crie plus fort*). Madame Montpetit, emportez donc mes pantouffles, avez-vous compris?

MME MONTPETIT

Oui Madame, je viens immédiatement.

BABE

Elle est positivement sourde, cette vieille imbécile!

CLAUDE

(*Revenant de la chambre où il s'est débarrassé de ses habits*). J'ai faim! J'espère que la mère ne nous a pas oubliés .. (*Il s'étend et fume*).

BABE

Il n'y aurait rien d'étonnant à cela; elle perd toutes ses facultés, on dirait....

CLAUDE

A soixante ans, on n'est plus aussi alerte, tu sais ..

BABE

Ah! qu'elle est lente mon Dieu! (*Elle crie*). Les avez-vous trouvées .. c'est pour ce soir, la mère. (*Elle rit.*) Oh! là, là, là, quelle corvée!.... Vas-y donc, Claude, (*Fâchée*) c'est assommant à la fin! (*Claude se lève, et à ce moment entre Madame Montpetit qui vient au fauteuil. Babe lui tend le pied, pour se faire chausser*).

MME MONTPETIT

J'ai été bien longtemps, c'est qu'elles étaient tombées en arrière du coffre de cèdre....

BABE

En faisant le ménage, vous les aviez jetées là sans doute.... et votre mémoire s'en va.... vos yeux s'éteignent.... Laissez, je n'en veux plus, mes pieds sont réchauffés. (*Et du pied elle repousse la mère*).

CLAUDE

Allumez donc le foyer, mère, que ce soit moins triste ici ...

BABE

Autre chose, quand nous sommes absents, il me semble qu'une lampe devrait vous souffire ... (*Madame Montpetit allume le foyer*). De loin, je croyais que vous donniez une réception....

MME MONTPETIT

Je venais à peine de faire la lumière, lors que vous êtes entrés....

CLAUDE

Bon, soupons. J'ai une faim de loup. (*La mère va à la cuisine*). Et je t'en prie, sois plus patiente!

BABE

Ah! Zut! emporte un verre. Moi, je veux un apéritif; j'ai toujours soif!

CLAUDE

C'est inévitable; on ne fume pas jour et nuit sans le désir de boire; ce à quoi tu ne dois pas te

livrer d'avantage. Lorsque nous aurons une famille, j'exigerai que les enfants reçoivent un bon exemple, et qu'ils sachent respecter leur mère.

BABE

Tu es fou, voyons, de penser que j'aurai des enfants! Une entrave à ma liberté, un embarras constant et une source d'ennuis de toutes sortes. C'est la femme du peuple qui doit porter ce fardeau, pas les femmes de ma condition.

CLAUDE

Tu ne comprends donc pas le bonheur que j'éprouverais d'avoir un fils qui porterait mon nom, et dont l'avenir créerait un intérêt dont mon esprit serait absorbé?

BABE

Il y a dans la vie des intérêts sans charges.

CLAUDE

Mais ce trait d'union n'évoque donc pas dans ton coeur les tréssaillements d'un amour maternel? Tu ne m'aimes pas, je m'en doutais.

BABE

Tout ça, ce n'est que de la sentimentalité.

CLAUDE

(*Subitement, se lève et va au fauteuil; furieux*). Entre nous, je suis souvent alarmé de ce qui s'annonce.

BABE

Et quoi donc, s'il te plait? (*D'un ton cassant*).

CLAUDE

(*En arrière du fauteuil il se penche à son oreille*). C'est que, je ne t'embrasse jamais, sans qu'une forte odeur d'eau-de-vie me repousse chaque fois. Il faut (*Il vient au chesterfield*). Il faut que cela cesse!

BABE

(*Ironique*). Oh! Il n'y a qu'à t'abstenir de m'embrasser. Moi.... je n'y tiens pas plus que cela ! (*Elle fait claquer ses doigts*). Tu n'es pas un homme.

CLAUDE

Parle plus bas! que mère n'entende pas.

BABE

Tu n'es pas un homme, tel que ceux de mon pays; tu n'es pas un sport. (*Elle se lève furieuse*) Tu n'es qu'un tyran! Je fumerai, je boirai, comme je l'entends! Mon revenu suffit, si c'est là ce que tu me reproches.... (*Claude lui arrache rudement la cigarette des lèvres et la jette au foyer. La mère entre et vient placer la wagonnette devant Babe*).

MME MONTPETIT

Voici, Madame, de bons sandwiches: (*Souriante*).

BABE

A quoi? (*Ton vexé*).

MME MONTPETIT

Au frommage blanc.

BABE

Je n'en veux pas. Vous savez bien que je ne mange que du poulet! (*La mère va chercher la chaise qu'elle offre à Claude*).

MME MONTPETIT

Claude, tu prends du café? Il est très faible et tout au lait. (*Souriante*).

CLAUDE

(*Doucement*) Non, merci, je n'en veux pas! Puisque au dîner j'en ai bu; vous savez bien que je n'en prends pas trois fois par jour....

BABE

Décidément, vous perdez la mémoire.

MME MONTPETIT

En effet, je pense que mes idées s'égarent parfois.. Je vieillis bien vite. Veux-tu, Claude, que je te fasse du thé?

CLAUDE

(*Babe boit du café. Claude mange sans boire*). Non, merci ... J'ai fini.... (*Il va au foyer, mains dans ses poches, triste*).

BABE

Madame Montpetit, vous dites que vous vieillissez; c'est vrai. Depuis quelques jours, j'ai pris une décision....

MME MONTPETIT

(*Inquiète*). Oui?.... Puis-je savoir?

BABE

N'aimeriez-vous pas vous reposer quelque temps dans un refuge.... de vieilles? Elle s'amusent bien ensemble, à ce que l'on me dit....

MME MONTPETIT

(*Cri d'alarme*) Oh! Madame.... je vais faire l'impossible pour vous plaire.... mais, pas cela ...de grâce .. je ne sens aucune fatigue.

BABE

(*Fâchée*) Ça ne peut continuer comme ça! (*Elle se lève et va au chesterfield*). Je ne veux plus voir cette ombre qui passe partout, et qui semble épier tout ce que je fais!

MME MONTPETIT

Mon Dieu! je me refugie en vous! (*Elle porte ses mains jointes à la bouche et d'une voix inquiète, tremblante*). Qu'est-ce que tu en penses, Claude?

CLAUDE

(*Tristement*) Je pense.... que Babe a raison... Un

repos vous est nécessaire; dès demain, je m'en occuperai.... (*Les rideaux s'écartent*).

GUY

(*D'une voix tonnante*) Moi! moi, je m'en occuperai.

MME MONTPETIT

Non, non, non, Guy, ne dis rien.

GUY

(*Gentiment, prend sa mère par le bras et va la conduire à la porte de la cuisine*)..

CLAUDE

(*Sursaute et Babe aussi*). Comment, toi! tu oses revenir quand je t'avais chassé...

GUY

Oui, j'ose! J'oserais tout pour ma mère! Vous me pensiez bien loin dans l'Est; libre de reléguer à l'hospice celle dont vous avez fait votre esclave!

CLAUDE

Flâneur que j'ai hébergé pendant trois mois, j'ai fait plus que tu n'en as fait pour elle, paresseux, fainéant....

GUY

Oui, je pouvais te paraître ainsi, (*Il avance. Claude recule, Babe s'asscoit sur le bras du chesterfield et sourit d'un air moqueur*) parce que

je ne réalisais pas, dans l'état d'esprit où je me trouvais, combien utile on peut être, même sans emploi!

CLAUDE

(*Vient au bord de la rampe, agité*). Tu ne le seras jamais de ta vie, toi qui n'a pas su conserver la charge qui t'aurait donné l'aisance en peu d'années.

GUY

(*Avance*). Crois-tu qu'il n'y ait que l'aisance pour laquelle nous devons travailler? Tu vis ici depuis cinq années; qu'as-tu fait? T'isoler.... Fuir tes compatriotes, fuir les associations qui seules t'aideront à survivre.

CLAUDE

Je n'ai pas besoin de cela pour survivre!

BABE

(*Se lève*). Qu'est-ce que ces balivernes...? (*dédaigneuse*) apprendre à parler le français... Que nous parlions allemand, russe ou chinois, nous ne demandons à personne de pourvoir à notre existence, alors, qu'on nous fiche la paix! (*Elle prend une autre cigarette, de son porte-cigarette, Guy va au foyer, elle, va au chesterfield, s'étend; tous parlent vite, aigris, Guy est furieux. Claude va en arrière de la table*).

GUY

Vous, Madame, qui n'avez de votre nationalité que les défauts dont ne s'énorgueilliraient aucune race, réservez ces remarques stupides pour vos semblables. Elles n'ont d'ailleurs aucune valeur.

CLAUDE

(*Avance*). Souviens-toi que ma femme est ici chez elle!

GUY

Oui, chez vous....
Lâche! Tu as eu si peu de fierté en choisissant une compagne! Aujourd'hui, tu n'admets pas hautement tes regrets; tes remords sont mérités ... et l'avenir t'en réserve bien d'autres....

CLAUDE

Ne te préoccupe pas, je saurai me débattre sans tes conseils!

GUY

Tu vois le désastre qui s'annonce, mais l'entrave te cloue ...

CLAUDE

(*Montrant la porte*). Je t'ordonne de passer la porte.

GUY

(*Elevant la voix*). Pas avant de te dire en bon français ce qui est là, (*il montre l'endroit du*

cœur) toi qui ignores l'angoisse d'un chômeur dont les habits tombaient en loques; le tourment d'un gueux qui se nourissait des yeux devant les beaux étalages; le supplice d'un malheureux qui vit ses aptitudes, ses connaissances intellectuelles s'atrophier, parce que l'occasion ne s'offrait plus pour lui de produire son talent.

CLAUDE

(*Ironique*) Pauvre agneau égorgé.

GUY

Et pire que tout cela, l'avanie d'être mis à la porte comme un chien malpropre, par son frère tous deux issus de la même chair. mais je te souhaite, à cause de notre mère, tout le contraire de ce qui m'est arrivé, la souffrance en est trop cuisante, et je ne voudrais pas que mon pire ennemi connût cet enfer!

CLAUDE

Merci de ta générosité.

GUY

Cependant, il ne se compare pas au tien! Toi, qui devras subir de pires humiliations que les miennes. Ah! que je te plains!

CLAUDE

(*Fonce sur Guy*) Prends la porte, et cette fois, je ne tolèrerai pas que tu en repasses jamais le seuil. (*Guy, en tournant le dos, voit sa mère*).

GUY

Attention! Je pars, mais pas seul!

CLAUDE

Que veux-tu dire?

GUY

(*La mère, chapeau à la main, vient à Guy*). Depuis que tu m'as chassé, j'ai dû mendier; comme terrassier, voyager de plus en plus. J'ai vu cette province dans toute sa beauté. J'ai compris ce que vaut la lumière; je me rendis à Falher, et là mon esprit ignorant, s'ouvrit à des horizons jusque là inconnus. (*La mère va chercher le panier à ouvrage sur la table, va à la cuisine*).

CLAUDE

Tu as connu une femme de ton espèce?

GUY

J'ai saisi le pourquoi de nos oeuvres; la contribution qu'il faut payer de son travail, au développement de sa paroisse et de sa province; j'ai obtenu la récompense d'être estimé, respecté, comme un homme qui acquiert la vraie mentalité et qui peut s'implanter au milieu des plus méritants.

CLAUDE

Ton mérite . quel abri!

GUY

J'ai construit un chez nous, où s'abriteront désormais deux coeurs qui battent à l'unisson, le refuge des joies.

CLAUDE

(*La mère revient et dépose sa sacoche à la porte*) La mère ne se doute pas quelle sera enterrée vivante dans ce trou où ne vivent que des sauvages.

GUY

(*Babe se lève un poing sur la hanche, fume*) Ton ignorance même ne t'excuse pas, toi qui n'as jamais su lui donner la moindre marque d'amour filial.

MME MONTPETIT

(*Vient suppliante*) Oh! Guy, n'en dis pas davantage. Claude est mon fils; il a bon coeur. Je sais qu'il n'est pas coupable. (*S'adressant à Claude et à Babe*) Vous serez plus heureux sans moi: Je sens bien (*à Guy*) qu'ils ont parfaitement raison. Je ne suis plus utile à rien! rien! (*Elle pleure*).

GUY

Oh! Maman, dans notre chez nous, vous serez plus heureuse et utile que jamais. Vous serez chérie de tous. (*Elle s'avance vers Claude, appuie sa tête sur l'épaule, et lui, passe son bras autour de sa taille. Avec émotion, dit:*)

CLAUDE

Ma mère, ne me dites pas adieu...

MME MONTPETIT

Mon enfant Mon petit Je t'aimerai, quoi qu'il arrive! Tu viendras? Mais une grâce. Donne la main à ton frère pour que je ne vous sache pas désunis. (*Elle unit les mains de ses fils et s'adresse ensuite à Babe.*) Madame, aimez bien mon fils. Soyez heureux.

BABE

Soyez heureux. (*Ironique*) Je ne l'ai jamais été depuis le jour où, jeune mariée, je suis entrée dans cette maison! Au moment que je m'embarquais pour la Suède, le seul pays qui vaille à mon bonheur, parce que l'on se comprend dans notre langue. Claude, je me suis laissée fléchir par tes belles promesses, et, qu'en est-il résulté une amère déception! Qu'ai-je à faire de ta religion, de tes traditions? de tes habitudes toutes différentes des miennes? Nous n'aimons pas. Nous ne voyons pas de la même manière!...

CLAUDE

N'ai-je pas combiné et renoncé à tout pour te rendre heureuse?

BABE

Crois-tu que c'est par l'avanie que l'on captive le

coeur d'une femme? Est-ce en fustigeant son frère, en chassant sa mère, en reniant sa foi, que l'on se montre digne d'être aimé?

CLAUDE

Je t'ai sacrifié tout ce que j'aimais, et tu portes un nom honorable!

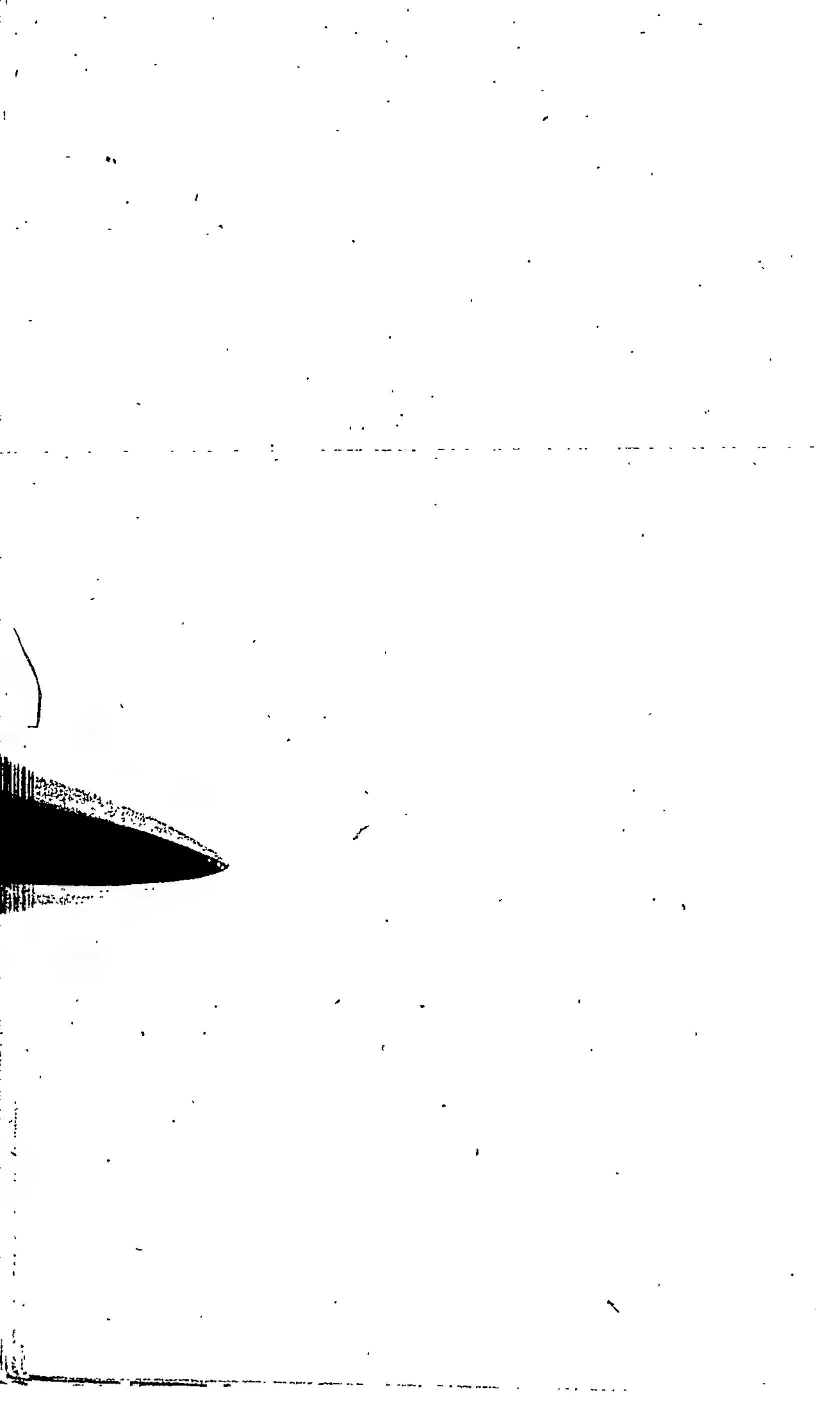
BABE

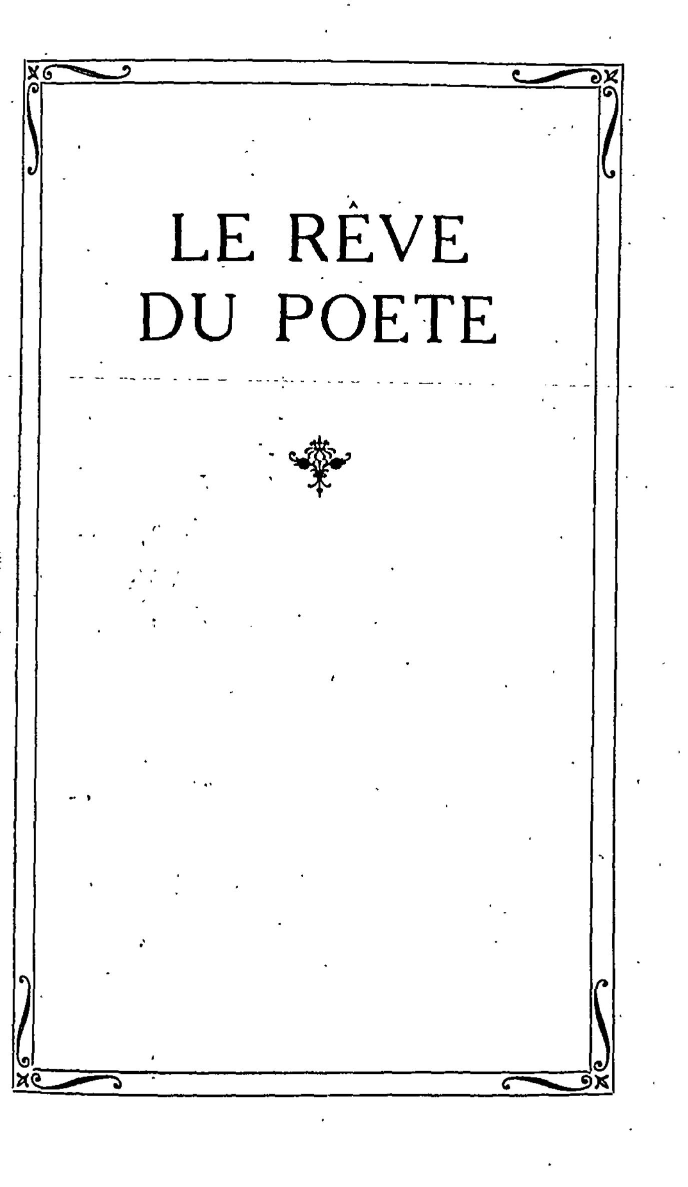
Tu es indigne de ton nom! Tu es un lâche qui trahis ce qu'il a de plus sacré et qui me trahirais un jour, si j'avais la faiblesse de rester sous ce toit. Le divorce me libèrera de ce boulet que je traine depuis trop longtemps! Tu n'es qu'un égoïste qui n'a pas su captiver une femme de sa nationalité! (*Elle prend sa mante, se dirige vers la sortie.*) Tu n'es qu'un fourbe! Un lâche! UN LACHE!

CLAUDE

Oui, quelle trahison!

—RIDEAU





LE RÊVE DU POETE

PERSONNAGES

L'inspiration
Albert Lozeau, *poète*
William Chapman, *poète*
Louis Fréchette, *poète*

LE REVE DU POETE

PIECE EN 1 ACTE

MISE EN SCENE

Jardin. Panneau illuminé de bleu clair de lune. De chaque côté, des arbrisseaux en fleurs. En arrière des marches, le drapeau anglais et le drapeau français. En deça, deux socles et statues, dos tournés au public: Fréchette et Chapman, habillés de satinette, couleur du bronze. A l'avant-plan, un intérieur mi-obscur, éclairé par une lampe. Sur une table de bureau, à gauche, reposent aussi, livres, crayons et deux fleurets. A droite, divan et coussins. Au lever du rideau, l'Inspiration est sur les marches. Elle vient, donne un coup d'oeil à l'intérieur et sort à droite du jardin. De la gauche du jardin, vient Lozeau sur des béquilles. Il contemple la nuit. Vient à l'intérieur, regarde autour, s'assied à la table.

LOZEAU

Comment! Personne?.... Ah!.... cette nuit enchanteresse appelle les amoureux sous la voûte étoilée, désireux d'épancher le trop plein de leur coeur; les doigts s'enlacent, les yeux caressent l'avenir de doux rêves, et de projets élaborés. Le tête-à-tête.... (*Il s'assied*) hélas! ce ne sera pas là mon partage. Les poètes, les artistes, errent en quête de saisir l'inspiration moins câline pour les uns que pour les autres... Mon ami Jules Tremblay, en ce moment, la cherche-t-il? Sans doute, il la courtise, car ne vient-elle pas à lui dès qu'il fait signe? Moi... depuis huit jours je l'at-

tends en vain; elle semble oublier les gens qui souffrent.... Ah! comme je suis làs... (*Il va au divan*) Le poème de Tremblay me berce de suaves pensées.... (*Il s'étend et récite la poésie de son ami.*)

LE CREPUSCULE

"Un choeur Eolien chante l'hymne du soir,
"J'entends pleurer sa voix aux cordes de ta lyre,
"C'est l'heure du repos et du tranquille espoir.
"Le grand poème s'ouvre à l'âme qui veut lire.

"La nature frisonne et tout vibre en son sein,
"Comme l'ombre du cloître où flotte le mystère,
"Des nonnes à genoux le frémissant essaim,
"Tréssaille en écoutant l'orgue du monastère.

"Poétique silence et merveilleux instant
"Où l'inspiration à l'idéal unie
"Cherche, dans l'invisible, un rêve consistant,
"Et trempe la pensée à la source infinie.

"La raison, libre enfin, dans sa sérénité,
"S'exalte dans l'extase et dans l'éternité.

Jules Tremblay

(*Il tourne du côté droit*) L'Inspiration viendra-t-elle à l'heure où l'aurore chasse la nuit.... (*Il baille et s'endort.*)

(*Lentement, Chapman, statue de droite, se détire un bras, l'autre, descend du socle, fait des exercices, et pénètre à l'intérieur.*)

CHAPMAN

Mais d'où viens-je donc? Je suis raide, ma tête est lourde comme du marbre.... (*Il se dirige vers la table*) Comment! des livres... des crayons.... Ah! Ah! des armes... je renais à la lutte! (*Il prend un livre, vient à gauche, feuillette vivement avec intérêt, va sous la lumière.*) Mais ce fut moi qui écrivis ces pages, quand, jeune et vigoureux, on me nommait nourrisson des muses, et bientôt Calliope soutint mes lauriers. (*Il s'arrête à une page, avance*) Elle baisa mon front, lorsque je lui présentai ce poème extrait de mon âme: "NOTRE LANGUE" (*Il récite assez vivement et par coeur*)

Notre langue naquit aux lèvres des Gaulois,
Ses mots sont caressants, ses règles sont sévères,
Et, faite pour chanter les gloires d'autrefois,
Elle a puisé son souffle aux refrains des trouvères.

Elle a le charme exquis du timbre des Latins,
Le séduisant brio du parler des Hellènes,
Le chaud rayonnement des émaux florentins,
Le diaphane et frais poli des porcelaines.

La première, elle dit le nom de l'Eternel,
Sous les bois canadiens noyés dans le mystère.
La première elle fit monter vers notre ciel
Les hymnes de l'amour, l'élan de la prière.

(*Il revient à la table*).

Essayer d'arrêter son élan, c'est vouloir
Empêcher les bourgeons et les roses d'éclore;
Tenter d'anéantir son charme et son pouvoir,
C'est rêver d'abolir les rayons de l'aurore.

(*Il tourne le dos à la table*)

Brille donc à jamais sous le regard de Dieu,
O langue des anciens! Combats et civilise,
Et sois toujours pour nous la colonne de feu,
Qui guidait les Hébreux vers la terre promise!

William Chapman

Mon inspiration était sublime! Digne d'un Lauréat!

(*On entend la deuxième statue déclamer*)

FRÉCHETTE

Enivrement des solitudes!
Au seuil du vieux portail fermé
L'aile des douces quiétudes
Rafraîchissait mon front calmé.

(*Il remue un bras.. l'autre.. Chapman ébahi dit:*)

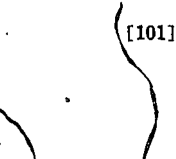
CHAPMAN

Quel est cet oiseau de proie? Un hibou perché!
(*Il se refugie dans le coin obscur, derrière la tablé.*)

FRÉCHETTE

(*La main dans l'habit, pose à la Napoléon, va aux marches, voit un drapeau français et l'embrasse*)
Mes ancètres.... les héros de jadis.... VIVE LA FRANCE! (*Revenant lentement vers la rampe*)

C'était après les jours sombres de Gravelotte.
La France agonisait. Bazaine-Iscariote
Foulant aux pieds honneur et patrie et serments,
Venait de livrer Metz aux reîtres allemands.
Comme un troupeau de loups sortis des steppes
(russes,
Une armée ou plutôt des hordes de Borusses
Féroces, l'oeil en feu, sabre aux dents, vingt con-
(tre un,
Après une razzia de Strasbourg à Verdun,
Incendiant les bourgs, détruisant les villages;
Ivres de vin, de sang, de haine et de pillages,
Et ne laissant partout que carnage et débris,
Nouveau fléau de Dieu s'avançait vers Paris.
Vols, attentats sans nom, horribles hécatombes
Rien ne rassasiait ces noirs semeurs de tombes.
La province à demi-morte et saignée à blanc,
Se tordait et râlait sous leur talon sanglant.



Seul et voulant donner un exemple à l'histoire,
Paris, ce boulevard de dix siècles de gloire,
Orgueil et désespoir des rois et des Césars,
Foyer de la science et temple des beaux-arts,
Folle comme Babel, sainte comme Solyme,
En un jour transformée en guerrière sublime,
Le front haut, l'arme aux bras, narguant la tra-
(hison
Par-dessus ses vieux forts regardait l'horizon.
Au loin le monde entier frissonnait dans l'attente.
Qu'allait-il arriver? L'Europe haletante
Jetait, soir et matin, sur nos bords atterrés
Ses bulletins de plus en plus désespérés.
On bombardait Paris! Or, tandis que la France,
Jouant sur un seul dé sa dernière espérance,
Se raidissait ainsi contre le sort méchant,
Un poème naïf, douloureux et touchant
S'écrivait en son nom sur un autre hémisphère.
—Tandis que d'un oeil sec, d'autres regardaient
(faire,
D'autres pour qui la France, ange compatissant,
Avait donné cent fois le meilleur de son sang,
Aux bords de l'Atlantique, aux champs du nou-
(veau monde
Que le bleu Saint-Laurent arrose de son onde,
Des fils de l'Armorique et du vieux sol normand,
Des Français qu'un roi vil avait vendus gaiment,
Une humble nation qu'encore à peine née

Sa mère avait hélas! un jour abandonnée,
Vers celle que chacun reniait tour à tour,
Tendit les bras avec un indicible amour!
La voix du sang parla, la sainte idolatrie
Que dans tout noble coeur Dieu met pour la patrie
Se réveilla chez tous, et dans tous les logis
Un flot de pleurs brûlants coula des yeux rougis
Et, parmi les sanglots d'une douleur intense,
Un million de voix cria: Vive la France!
Sous les murs de Québec, la ville aux vieilles (tours.
Dans le creux du vallon, que baignent les détours
Du sinueux Saint-Charles aux rives historiques,
A l'ombre du clocher se dressent vingt fabriques:
C'est le faubourg Saint-Roch, où vie en travaillant
Une race d'élite au coeur fort et vaillant.
Là, surtout, ébranlant ses poitrines robustes
Où trouvent tant d'écho toutes les causes justes,
Retentit, douloureux, ce cri de désespoir:
La France va mourir! Ce fut navrant. Un soir,
Un de ces soirs brumeux et sombres de l'automne
Où la bise aux créneaux chante plus monotone,
De ses donjons, à l'heure où les sons familiers
De la cloche partout ferment les ateliers,
La haute citadelle avec sa garde anglaise,
Entendit tout à coup tonner la Marseillaise,
Mêlée au bruit strident du fifre et du tambour;

Les voix montaient au loin: c'était le vieux fau-
(bourg
Qui grondant comme un flot que l'ouragan re-
(foule,
Gagnait la haute ville et se ruait en foule
Autour du consulat où, de la France en pleurs,
Drapeau toujours sacré flottaient les trois cou-
(leurs.
Celui qui conduisait la marche, un gars au torse
D'Hercule antique avait, sous sa rustique écorce,
Comme un lion captif grandi sous les barreaux
Je ne sais quel aspect farouche de héros.
Il s'avança, tout seul, vers le fonctionnaire,
Et d'une voix tranquille où grondait le tonnerre,
Dit: "Monsieur le consul, on nous apprend là-bas
Que la France trahie a besoin de soldats.
On ne sait pas chez nous ce que c'est que la guer-
(re;
Mais nous sommes d'un sang qu'on n'intimide
(guère,
Et je me suis laissé dire que nos anciens
Ont su ce que c'était que les canons prussiens!
Au reste pas besoin d'être instruit, que je sache,
Pour se faire tuer et brandir une hache!
Et c'est la hache en mains que nous partirons tous
Car, la France, Monsieur, la France, voyez-vous . .
Il se tut, un sanglot le serrait à la gorge.
Puis de son poing bruni par le feu de la forge,

Se frappant la poitrine où son col entrouvert,
D'un scapulaire neuf montrait le cordon vert,
Oui, Monsieur le consul, reprit-il, nous ne sommes
Que cinq cents aujourd'hui, mais tonnerre! des
(hommes,
Nous en aurons, allez! Prenez toujours cinq cents,
Et dix mille demain vous répondront: Présents!
La France! nous voulons épouser sa querelle,
Et, fiers d'aller combattre et de mourir pour elle,
J'en jure par le Dieu que j'adore à genoux!
On ne trouvera pas de traitres parmi nous!
Le reste se perdit, car la foule en démence
Trois fois aux quatre vents cria: Vive la France!
Hélas! pauvres grands coeurs! leur instinct filial
Ignorait que le code international
Qui pour l'âpre commerce a prévu tant de chose,
Pour les saints dévouement ne contient point de
(clause!
Et le consul qui m'a conté cela souvent,
En leur disant merci pleurait comme un enfant!

Louis Fréchette

(*Chapman est venu à Fréchette*)

FRÉCHETTE

Quel est ce farceur qui ose? Est-ce que mon esprit s'égare? J'hallucine.... mais non.... c'est bien l'auteur des Iroquoises.... (*Lui tendant la main*) le petit Chapman!

CHAPMAN

(*Recule d'un bond*) Le petit! Insolent! Vous! auteur de "La Légende d'un peuple" où mes rimes en ornent les plus belles pages!

FRÉCHETTE

Vous m'avez indignement malmené en me traitant de plagiaire, moi, méritant élève de Crémazie! Lauréat, hem, hem, poète national!

CHAPMAN

C'est exact! Vous m'avez plagié plus d'une fois....

FRÉCHETTE

C'est faux! envieux et jaloux Othello! (*Ils demeurent immobiles parce que le dormeur a murmuré quelques mots*).

CHAPMAN

(*Le dormeur est calme*) Vous en voulez des preuves, ah! j'ai bonne mémoire et toute ma raison!

FRÉCHETTE

C'est douteux.... vous divaguiez parfois, oh! Bacchus en rit encore....

CHAPMAN

Vous insinuez?

FRÉCHETTE

J'affirme! Et maintenant. (*Il prend un fleuret.*) A moi ce fouet sacré, ce fouet de la vengeance!

Arrière scélérat! Arrière ignoble engeance!
Brigand de bas étage, et fourbe de haut rang!
Point de grâce pour vous, fuiriez-vous jusqu'au
(pôle
Je vous appliquerai le fer rouge à l'épaule,
Et je vous mordrai jusqu'au sang!

Louis Fréchette

CHAPMAN

(*A part*) Mais il est violent cet écervelé! Tenons-nous bien. Ah! vous voulez des passes.... Eh bien! l'auteur des Québecquoises ne vous ménagera pas.

FRÉCHETTE

Prenez votre arme, je me fends! (*Le duel est parfois interrompu par des paroles du dormeur.*)

CHAPMAN

L'honneur est satisfait! Hélas! Quel sort je subis de passer ainsi mes jours.... tout près de vous....?

FRÉCHETTE

On vous honore.... montez et dormez!

CHAPMAN

J'ai soif ... Grands dieux!

FRÉCHETTE

Fini ce temps-là.... Ici l'on ne reçoit que la pâture des oiseaux....

CHAPMAN

A qui le dites-vous? Fréquemment mon crâne s'humecte.... de colère!

FRÉCHETTE

Voilà le sort des grands hommes de bronze.... Allons.... (*A pas bien comptés, ils se placent face à face.*)

CHAPMAN

Tout va palpiter d'allégresse;
Les jours dorés vont revenir;

FRÉCHETTE

Moi, je n'aurai pour toute ivresse
Que l'ivresse du souvenir.

CHAPMAN

Mais nous vivrons toujours ...! (*Salut militaire, ils tournent le dos au public, et ne bougent plus.*)

L'INSPIRATION

(*L'Inspiration apparait, tenant une branche garnie de roses et un petit panier rempli de feuilles de roses.*) Salut, ô mes nobles poètes; vous souvient-il que nous avons fleuretté par les soirs tels celui-ci? Je guidais alors vos pas vers les sommets de l'immortalité! Vous ne m'avez pas courtisé impunément.... votre mémoire vivra à jamais au coeur de notre race, illustres lauréats. (*Les statues saluent. Elle avance sur la pointe des*

pieds, va à la table, laisse là le panier, regarde et pirouette jusqu'au dormeur). Cher Lozeau! il est brisé.... ses membres toujours las parfois crient pitié!.... Choyé des muses. (*Elle retire son manteau, l'étend sur ses pieds.*) Je le conduirai aux cimes (*Elle l'auréole de ses fleurs*) où son rêve courtisera la gloire. (*Chut*) Attendons qu'il s'éveille. (*Elle exécute la danse des roses. Au mot ATTENDONS, un violon en sourdine donne l'air de "Pizzicato" de Delibes. Les statues se font face, accordant en gestes et se retournent. Lentement le dormeur s'éveille, s'appuie sur son coude droit, manifeste la surprise.... s'assied.... prend ses béquilles, se lève, la contemple en souriant, elle finit sa danse près de lui, jette la guirlande sur le divan, lui met le manteau sur les épaules et revient jusqu'à la table, il la poursuit.*)

LOZEAU

J'ai fait un rêve ... mais.... je ne m'illusionne pas.... tu es bien l'Inspiration? Parfois tu laisses mon esprit agoniser.... Ah! tu ne m'échapperas plus.... Viens à moi je te prie. (*Elle va à la table. Lozeau vient s'asseoir.*)

L'INSPIRATION

Désires-tu que je t'embrase du feu sacré qui éclaire la pensée d'un sublime idéal?

LOZEAU

C'est bien là mon aspiration.

L'INSPIRATION

Je te voisine depuis toujours, en quête d'un regard.

LOZEAU

Tu n'ignores pas que faible et timide j'ose à peine t'avouer mes tourments....

L'INSPIRATION

Je suis capricieuse! parfois grave, souvent légère, il faut me saisir au passage. (*Elle se remet à danser.*) Je fuirai dans un moment. (*Elle revient et s'empare du fleuret.*) De quel souffle dois-je t'inspirer, poète?

LOZEAU

(*Il s'assied à table.*) Voilà que fatalement s'épuise mon imagination....

L'INSPIRATION

Aimes-tu chanter Mars et les combats aux monstrueuses atrocités qui rougissent le sol?

LOZEAU

Ne mentionne pas le sujet, il éveille la souffrance et je ne la connais que trop!

L'INSPIRATION

Dois-je évoquer Roland et sa fameuse Durandal?

LOZEAU

Mes pensées n'errent plus dans les lointaines exploits héroïques, elles séjournent plutôt dans l'atmosphère de chez nous.

L'INSPIRATION

L'amour est de ton âge, le rayon qui irradie la vie, alors, comme un léger papillon. (*Elle s'éloigne, danse, revient, le regarde dans les yeux.*) J'effleure ta pensée, en buvant dans ton regard l'infini d'un bonheur radieux.

LOZEAU

L'éternelle tentation.

L'INSPIRATION

(*Elle danse et revient.*) Comme l'abeille, je veux sur tes lèvres, aspirer le nectar; viens, valsons.

LOZEAU

(*Le regard perdu pendant qu'elle valse*)

Pendant que vous valsez, belle, gaie, légère,
Dans les bras du premier venu,
Et que vous acceptez l'étreinte passagère
D'un étranger, d'un inconnu,

Vous, la femme si bonne, et la vierge si pure
(*L'Inspiration effeuille les roses de sa guirlande, un peu partout, en dansant.*)
Ignorant tout du sombre mal,

Vous subissez, modeste et douce, la souillure
Des désirs qui avivent le bal ...

Mais moi qui vous adore et tremble de le dire,
Qui vous aime comme de loin,
Qui connais la vertu de votre cher sourire,
Hélas! moi je ne danse point;

Je ne mérite pas cette faveur insigne
De presser vos petits doigts blancs,
Et je n'ai pas le droit, moi l'ami trop indigne,
Qu'a le dernier de vos galants ...

Valsez, charmante fée aux jolis pieds agiles,
Qu'on se repasse tour à tour,
Comme ces fins bijoux délicats et fragiles
Qu'on admire et qu'on aime ... un jour.

Albert Lozeau

L'Inspiration

Bravissimo poète chéri que l'inspiration a fait planer sur l'aile du rêve; ma visite se termine, je retourne aux étoiles. (*Elle pirouette en saluant jusqu'à terre, et de reculons s'éloigne.*)

Lozeau

(*Se levant*) Non, non, non! ne partez pas si tôt; mes jours ne sont-ils pas comptés? Sois prodigue de tes caresses, ne m'abandonne pas! Je veux

chanter l'amour d'une âme flottant au-dessus des trivials enchantements.

L'INSPIRATION

L'amour du foyer?

LOZEAU

Dieu me le défend.

L'INSPIRATION

Le culte des traditions, l'élan de ton beau pays? Ah! viens. (*Elle court aux marches, saisit le drapeau canadien et le drapeau français.*) Salut à l'étendard du pays et à celui des ancêtres; Vive le beau Canada.

LOZEAU

(*Il laisse tomber ses béquilles, tend les bras et déclame "Le Drapeau.*)

Qu'importe son tissu vieux ou neuf, soie ou toile,
C'est le suprême signe et l'emblême sacré!
Le soldat dit: "Pour lui, noblement, je mourrai,
Car il est mon chemin, mon guide et mon étoile!

L'âme de mon pays palpite dans sa voile!
Tout l'esprit de ma race est en ses plis serrés!
Où frémira sa gloire auguste, j'y serai,
Que le soleil l'éclaire, ou que la nuit le voile!

Il est mon bien, ma foi, ma force et mon amour!

Malheur à l'aigle impie, ou malheur au vautour
Qui tente d'y marquer sa griffe sacrilège!

(*La voix faiblit.*)

Si je tombe en luttant, ô sublime drapeau,
Que ta triple couleur m'honore et me protège;
Comme je t'ai suivi, suis-moi jusqu'au tombeau.

Albert Lozeau

(*Lozeau tombe à genoux. Regardant les deux drapeaux.*) "Dieu sauve le roi." (*Il meurt. Les statues saluent militairement. L'Inspiration avance, elle dépose le drapeau français sur Lozeau qui vient de mourir et tient haut le drapeau canadien. Dans la coulisse, un violon joue: "Dieu sauve le roi!*)

RIDEAU